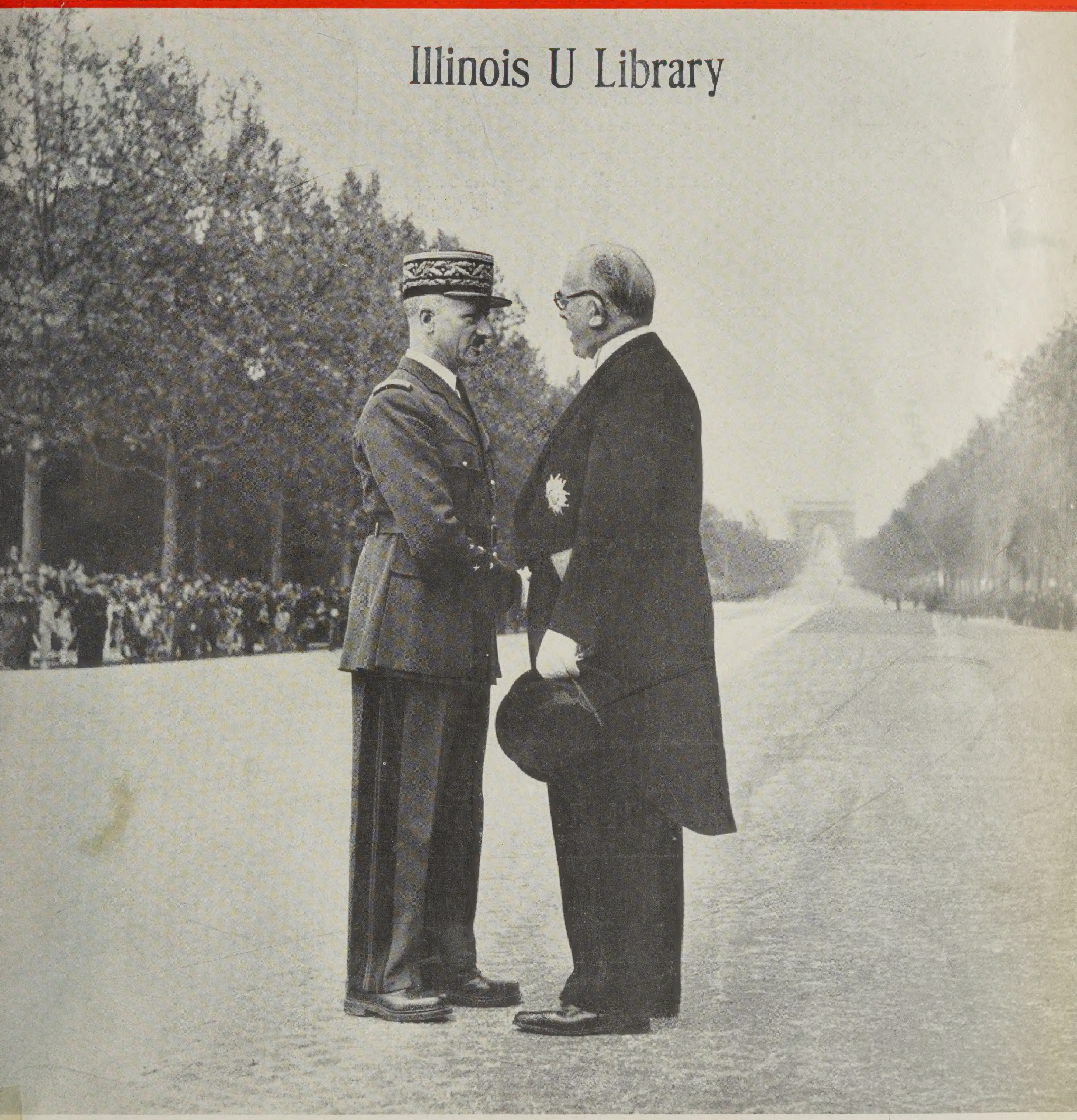
France
ILLUSTRATION

N° 137 — 15 MAI 1948 — 50 FRANCS

Illinois U Library



Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte)

ANNIVERSAIRE DE LA VICTOIRE SUR L'ALLEMAGNE

Le 8 mai 1945 l'Allemagne capitulait sans conditions. Ce troisième anniversaire, célébré en même temps que les fêtes de Jeanne d'Arc, a été marqué par une remise de drapeaux aux régiments nouvellement formés et un défilé militaire à l'issue duquel M. Vincent Auriol a félicité le général Chouteau, gouverneur militaire de Paris.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION
REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.250	2.650	2.750	3.150
6 mois . . .	1.125	1.325	1.375	1.575

ÉTRANGER :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.800	3.300	3.450	3.950
6 mois . . .	1.400	1.650	1.725	1.975

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Union Française. Un an **400 fr.**
Étranger. . . . . Un an **500 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

La TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr.** 50 par fascicule.

LE PROCHAIN NUMÉRO France ILLUSTRATION LITTERAIRE ET THÉATRALE

RUE DE L'ÉVANGILE
Chronique d'Alexandre ARNOUX
de l'Académie Goncourt

LE CLIENT LE PLUS OBSTINÉ DU MONDE
Nouvelle de Georges SIMÉNON

LE SQUARE DU PÉROU
Comédie en trois actes de Louis DUCREUX

PARAITRA LE 15 JUIN

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 137 15 MAI 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LILLE CONSERVE LA COUPE DE FRANCE DE FOOTBALL

Au stade olympique de Colombes, en présence du président de la République et devant 60.000 spectateurs, Lille, tenant du titre, a, pour la troisième fois, remporté la coupe en battant Lens par 3 buts à 2 après un match très disputé. PHOT. « FRANCE-ILLUSTRATION ».

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

LE MAJOR GENERAL FAHRI ATELSAP, inspecteur général de l'armement en Turquie, en mission aux Etats-Unis, est reçu à l'aérodrome de La Guardia par le colonel Prinz, de l'U. S. Army.

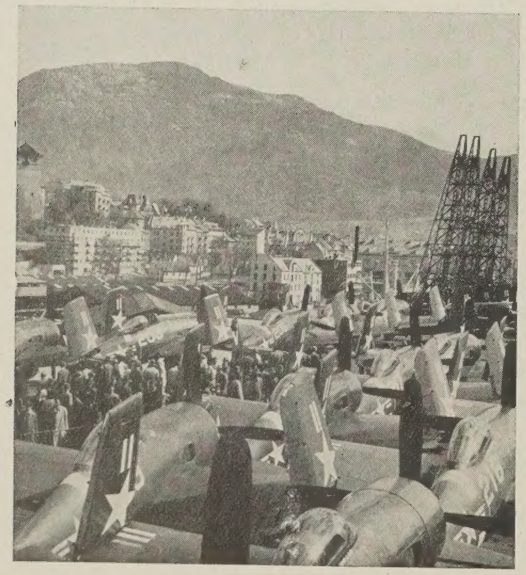
A ALGER, en présence du gouverneur général et du colonel W. H. Finley, les fusiliers marins défilent devant les cercueils des derniers Américains tués durant la guerre d'Afrique, avant leur transfert aux U. S. A.

M. P.-H. TEITGEN est arrivé à Londres pour assister à la conférence des ministres de la Défense nationale des cinq nations occidentales chargée de mettre au point la sécurité de l'Europe de l'Ouest.

LA PRINCESSE JULIANA a visité récemment les districts houillers du Limbourg, dans le sud de la Hollande. S'apprêtant à descendre dans une mine, elle revêt la tenue traditionnelle des « gueules noires ».

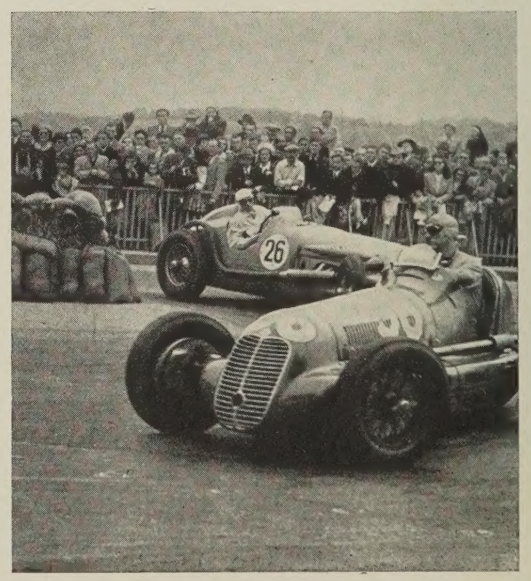
A MITRY-MORY, M. Bouvier O'Cottereau, député de la Mayenne, se fait équiper avant de monter dans l'avion d'où il va descendre en parachute avec ses collègues, MM. Monteil, Lambert et Bougrain.

A CALCUTTA, Chakravarty Rajagopalachari, gouverneur du Bengale occidental, qui vient d'être nommé gouverneur général du dominion de l'Inde, s'entretient avec lord Mountbatten, son prédécesseur.



AU COURS D'UNE CROISIERE qu'effectue la flotte de guerre américaine sur les côtes de Norvège, les habitants de Bergen visitent le grand porte-avions *Valley Force*, de la classe *Essex* (27.000 tonnes).

LE GENERAL SUEDOIS NORDESKIOLD remet un chèque de 4.200 livres aux villageois italiens qui, en novembre dernier, ont ramené les survivants et les victimes d'un avion suédois tombé dans la montagne.



A GENEVE, où s'est couru le grand prix automobile des Nations, la Maserati de l'Italien Giuseppe Farina, gagnant de l'épreuve, vient d'effectuer un virage, suivie de la Delage du Français Chabaud.

FÉDÉRALISME EUROPÉEN

par ROGER CÉRÉ

Il y a déjà trois années que la Wehrmacht complètement vaincue déposait ses dernières armes et que le peuple allemand prenait conscience de l'étendue des erreurs qu'il avait faites en se livrant sans réserve à des hommes sans foi ni loi. Troisième anniversaire sans joie, car le fardeau de la guerre pèse toujours lourdement sur l'Europe.

Pouvons-nous mettre quelque espoir dans ce « Congrès de l'Europe unie » qui vient de se réunir à La Haye et qui est la première manifestation d'une opinion publique internationale ? Nous croyons toujours que la « pacification » est la condition préalable à l'établissement de la paix et que cette pacification ne peut se développer que par l'adhésion nombreuse des hommes à la paix, en dehors même des gouvernements, qui seront bien contraints de la suivre lorsque sa force sera incoercible. Aussi bien, la réunion de La Haye est-elle, au moment même où l'anniversaire de la fin des hostilités revient pour la troisième fois, un présage heureux. Nous ne chercherons pas dans notre propos à calculer les résultats de cette manifestation : nous allons d'abord en retracer les origines.

Sans remonter au delà de la période dite contemporaine, on trouve un problème constamment posé et pour lequel les solutions apportées ont toutes été provisoires : c'est le problème de l'Europe, de son statut territorial, politique et économique. Si le règlement de 1815 a eu quelque durée, et s'il s'est prolongé, malgré de profondes modifications, pendant près d'un siècle, il n'en a pas été de même pour celui de 1918, dans lequel on peut trouver les causes du second conflit mondial. Par deux fois, l'Europe a déchaîné une guerre mondiale, alors que hors du vieux continent les conflits restaient localisés. Triste privilège de ce vieux monde qui a enchaîné à son sort celui du monde entier.

Il semble donc, malgré l'apparence par trop logique de l'affirmation, que la paix du monde puisse connaître quelque chance de s'établir si l'Europe trouvait enfin le calme et la sécurité. Aucun des systèmes qui y ont été successivement adoptés n'a réussi : hégémonie, équilibre, sécurité par la garantie collective. Un seul n'a jamais été européen : le système fédéral. Il existe de grandes fédérations, comme celles des Etats-Unis d'Amérique, du Brésil, de certains dominions britanniques et, enfin, de l'Union des républiques socialistes soviétiques. Ce système a réussi hors d'Europe, et il serait intéressant de rechercher pour quelles raisons il n'a pas pu s'établir sur notre continent.

Mais cette étude dépasserait l'objet de notre propos, car elle est, en fait, toute notre histoire. Retenons seulement que le déséquilibre démographique et économique constant du monde européen en a rendu la cohésion très difficile à maintenir.

L'idée d'une Europe fédéralisée est relativement récente : les projets anciens d'Henri IV, puis de l'abbé de Saint-Pierre et de bien d'autres n'ont eu aucun effet pratique, malgré l'intérêt que l'on peut prendre à leur étude en les replaçant dans l'époque où ils ont été conçus. Le véritable mouvement a commencé entre les deux guerres. Avant la crise économique de 1929, de nombreuses ententes internationales ont été conclues, particulières et limitées : charbon, acier, par exemple, entre groupements. Il y avait là une ébauche d'une organisation interétatique, dont la crise venue d'Amérique montra toute la valeur. Et c'est de ce mouvement imposé par les conditions nouvelles de production qu'est née, le 17 mai 1930, la proposition d'Aristide Briand sur l' « organisation d'un régime d'union fédérale européenne ». Dès 1927, le Comité français d'union douanière européenne avait été créé sous la présidence d'Aristide Briand et la présidence effective du professeur Charles Gide. Ce comité, dont l'activité a été très grande, est devenu, en 1934, l' « Union économique et douanière ». On doit à ces organismes de nombreuses études et une documentation de premier ordre, et, surtout, un très notable progrès justement dans les méthodes d'établissement de la documentation et des statistiques.

Ces institutions françaises n'ont pas été les seules en Europe entre les deux guerres, si elles ont été les plus représentatives d'un courant d'opinion que les événements, après 1935, arrêtèrent complètement. Ce mouvement resta limité aux sphères étroites des grandes sociétés, des milieux financiers, et aussi des techniciens et particulièrement des juristes et des économistes. Le caractère très doctrinal et abstrait de ces institutions fut peu favorable à une large adhésion sentimentale de l'opinion publique : l'idée n'en était pas moins semée et elle était en concordance avec les réalités inéluctables du temps. On sait ce qu'il en fut pendant la guerre de « l'ordre nouveau », dont les formules, si elles séduisirent les naïfs ou les profiteurs, ne cachèrent pas ce qu'il était en réalité : l'établissement de l'hégémonie allemande. On sait aussi ce qu'il est advenu de cette Europe dite libérée après cinq années de guerre, de pillages, de destructions et de révolutions.

Et, si les traités de paix avec l'Italie et les satellites (Finlande, Bulgarie, Hongrie, Roumanie) ont été signés, il reste à rédiger celui qui donnera à l'Autriche un statut définitif et à régler le sort de l'Allemagne. Tandis que les négociations piétinent, les faits continuent : à l'est, l'U. R. S. S. s'est taillé un domaine, à l'ouest, les Seize ont mis en œuvre l' « European Recovery Program ».

Malgré les difficultés résultant de cette évolution, l'idée fédérale renaissait. En Suisse, à peine les hostilités terminées, se réunissaient à Lausanne les représentants du Mouvement suisse pour la fédération européenne, association fondée à Bâle et réunissant plus de trois mille adhérents. C'est de cette initiative, qui date de juin 1945, qu'est partie, certainement, la série des réunions, conférences de toutes sortes sur l'Europe, qui se sont tenues dans ce petit pays, devenu ainsi le centre d'une propagande dont nous pouvons aujourd'hui mesurer les résultats.

C'est pour cela que M. Churchill a choisi Zurich pour y prononcer son éloquent discours de septembre 1946, où il proposait un seul remède aux maux dont nous souffrons : l'établissement d'une Fédération européenne. Ce discours provoqua à l'époque une réaction plutôt défavorable et particulièrement dans notre pays, car l'homme d'Etat britannique préconisait comme condition première à son projet une réconciliation entre les deux adversaires traditionnels européens, la France et l'Allemagne. Les cendres étaient encore brûlantes et les passions encore trop violentes pour que l'appel fût entendu. En Angleterre, l'accueil fut réservé surtout de la part des travaillistes, qui, ayant à leur programme un projet semblable pour l'Europe, voyaient avec inquiétude leur adversaire s'en faire le protagoniste.

Quelques jours plus tard, le général Smuts faisait écho au discours de Winston Churchill en lançant des formules plus précises d'union économique et douanière, de réformes monétaires. Ainsi, les deux aspects du problème étaient esquissés : politique et moral, d'une part, économique, de l'autre.

L'évolution, en partant de ces deux manifestations, allait se faire rapidement. Après quelques semaines de propagande, l'association *United Europe* prenait corps à Londres avec le concours de hautes personnalités, groupées autour de l'ancien premier ministre. Le rayonnement de ce groupement est incontestable et il s'est étendu à la France, où, à son tour, se créait au mois de juillet 1947 le Comité français pour l'Europe unie placé sous la présidence de M. Edouard Herriot.

A ces deux associations se sont jointes la Ligue indépendante de coopération européenne, déjà ancienne et conduite par M. Van Zeeland, et l'Union européenne des fédéralistes, fondée en Hollande par M. Bruymans, un des pionniers les plus ardents de la cause.

Ce sont ces quatre mouvements qui se sont réunis à Paris en décembre dernier « en vue de réaliser leurs objectifs communs » et y ont décidé de coordonner leur action. A cet effet, un Comité international des mouvements pour l'unité européenne a été créé, dont M. Duncan Sandys a été élu président. Il siège à Londres et à Paris. Et c'est ce comité qui a préparé le Congrès de l'Europe unie de La Haye, qui vient de se réunir.

Le parti travailliste s'est montré hostile à cette manifestation et, en février, a demandé à ses membres de n'y pas participer ; puis cette attitude s'est modifiée et cette décision a été rapportée. Les partis socialistes européens continentaux ont employé une autre tactique : ils ont tenu un congrès à Paris à la fin du mois d'avril (26-28). Quatorze pays étaient représentés qui devaient tenir des assises secrètes. Cette conférence s'est prononcée en faveur du fédéralisme européen. La résolution, votée à l'unanimité, après avoir constaté que l'organisation économique est pour l'Europe une question de vie ou de mort, proclame « que le groupement des seize nations adhérant au plan Marshall est le germe d'un pouvoir fédéral bénéficiant d'une part de souveraineté abandonnée par chacun des Etats et fait un devoir aux partis socialistes de chercher dans les organismes constitués respectivement par les Seize et par les Cinq une base concrète sur laquelle il soit possible de former un Conseil de l'Europe libre ».

La position des socialistes est bien précisée et son action peut être commune avec celle d'autres partis : le divorce entre les mouvements lancés par M. Churchill et les partis socialistes était donc évité. Il ne nous restera qu'à examiner les conséquences prévisibles du premier Congrès de l'Europe unie.

CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DU M. R. P.

par ROGER-A. PRIOURET

Mme POINSOT-CHAPUIS ET M. R. SCHUMAN.

M. GEORGES BIDAULT.

IL peut sembler paradoxal de rapprocher la révolution de 1848, dont on continue à commémorer le centenaire, et le cinquième congrès du M. R. P. Et c'est pourtant à partir du 15 avril 1848 qu'un journal — *l'Ere nouvelle* — lançait l'expression de socialisme chrétien et que des catholiques s'affirmaient républicains et démocrates.

Ce journal était dirigé par Lacordaire et Ozanam. Et la filiation est facile à établir entre l'équipe de *l'Ere nouvelle* et *l'Ecole de l'avenir*, le journal créé par Lamennais après l'avènement de la monarchie de Juillet. Mais elle est également aisée à démontrer entre le M. R. P. et les premiers catholiques républicains et démocrates de 1848. Le ralliement d'Albert de Mun après le long étouffement du Second Empire et des débuts anticléricaux de la Troisième République ; le Sillon de Marc Sangnier, ses manifestations bruyantes et sa condamnation retentissante; entre les deux guerres, le parti démocrate populaire et la Jeune République : autant d'étapes qui démontrent la vitalité d'une « famille spirituelle » liée à une religion et, comme telle, durable et cohérente.

Rien ne laissait prévoir, pourtant, le succès qu'obtiendraient en 1945 les fils spirituels de Lamennais et de Lacordaire. L'arbuste de la démocratie chrétienne était opiniâtre, mais c'était un arbuste. Il avait fallu, pour qu'il attirât sur lui l'attention du public, des personnalités exceptionnelles comme celles d'Albert de Mun ou de Marc Sangnier. Sans elles, sans l'éloquence noble de l'un et la générosité romantique de l'autre, le courant eût persévéré dans la pénombre.

Après la libération, au contraire, les démocrates chrétiens ont été projetés au premier plan. Ils ont atteint non seulement la notoriété qu'ils avaient effleurée à plusieurs reprises, mais encore les responsabilités du gouvernement, dont un accord tacite de l'aile gauche et de l'aile droite de l'opinion les avait écartés.

En dehors même du rôle joué dans la résistance par des journaux comme *Témoignage*

M. M. SANGNIER, FONDATEUR DU « SILLON ».

L'ÈRE NOUVELLE

AVRIL 1848 : PREMIER JOURNAL DÉMOCRATE.

chrétien, par Georges Bidault, président du C. N. R., et par tant d'autres catholiques sociaux, ces causes du succès M. R. P. ont été analysées bien des fois : le besoin de nouveauté qu'éprouvaient les électeurs devant un pays à refaire moralement et matériellement, le sentiment de reconnaissance à l'égard du général de Gaulle, qui canalisait les suffrages vers les candidats qui se revendiquaient du « parti de la fidélité », la crainte du communisme amenant l'électeur à choisir un parti cohérent et à affinité religieuse ; par une conjonction, heureuse pour lui, le M. R. P. a bénéficié à la fois de toutes les circonstances favorables. Ainsi a-t-il confirmé sa victoire du 21 octobre 1945 en devenant, le 2 juin 1946, le « premier parti de France ».

Mais, pièce par pièce, cette conjonction s'est défaite. Les hommes neufs n'ont point fait de miracle et le pays a eu la nostalgie des anciens. Il y a eu rupture entre de Gaulle et le M. R. P. et l'expression de « parti de la fidélité » a pris une consonance dérisoire. Enfin, le général de Gaulle a saisi le drapeau de l'anticommunisme, et les élections municipales d'octobre 1947 ont été marquées par une défaite du M. R. P.

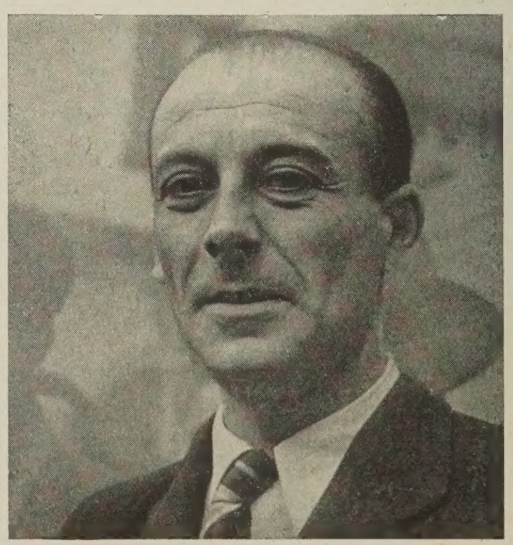
On a alors dit et écrit que le M. R. P. était mort. Depuis, quelques élections partielles ont permis de rectifier ce jugement hâtif. Le syndicalisme chrétien et les mouvements d'action catholique ont préparé d'honorables moissons à la « famille spirituelle » issue de Lamennais. Désormais la démocratie chrétienne est un courant de pensée appuyée sur une structure sociale: elle est donc un élément constant de notre vie politique, et il faudra compter avec elle quoi qu'il arrive. Cent cinquante mille militants, plusieurs journaux, des sympathisants partout et notamment dans la jeunesse, c'est peut-être trop peu pour détenir longtemps la direction du gouvernement et quelques portefeuilles essentiels, mais c'est beaucoup plus que ce que laisse entendre l'expression d'état-major sans troupes.

En tout cas, le congrès M. R. P. qui vient de s'achever à Toulouse nous a montré un parti vivant, décidé, homogène. Après deux premiers jours de débats arides sur les problèmes concrets du moment, la préoccupation dominante des militants est apparue en pleine clarté dans le débat de politique générale. De même que l'an dernier il s'était défini contre le communisme, le M. R. P. s'est défini cette année contre le gaullisme.

Dès lors, comme il arrive souvent, les chefs se mirent au diapason des troupes. Non seulement M. P.-H. Teitgen, que l'on savait prêt à traduire cette passion latente, mais encore MM. Bidault et Robert Schuman, qui avaient été si réservés dans les dernières semaines reprenaient, sous une forme plus nuancée, le même thème : ni le M. R. P. ni le gouvernement n'ont à s'excuser d'exister et de continuer une vie difficile.

Et cette unanimité a abouti au vote d'une motion où la critique des idées du général de Gaulle occupait une large place. Le M. R. P. estime que le scrutin à la représentation proportionnelle est seul capable d' « éviter la réduction de la politique française à deux blocs antagonistes » et que « l'anticommunisme négatif ne peut qu'accroître la menace communiste ». Quant à la dissolution de l'Assemblée, si, comme l'a remarqué M. Robert Schuman, « elle est prévue dans la Constitution, elle peut devenir un remède extrême ». Mais, a ajouté le président du Conseil, « nous n'en sommes pas là ». Ce n'est que dans le cas où il s'avérerait difficile de former un gouvernement ou de constituer une majorité que le M. R. P. « aviserait », selon la formule employée par M. Lecourt.

Le congrès de Toulouse ramène donc la situation politique au point où elle était déjà en janvier : un gouvernement aux prises avec les difficultés quotidiennes et avec sa majorité, c'est-à-dire avec les choses et avec les hommes ; un R. P. F. qui s'apprête à conquérir les positions électorales de la majorité ; enfin, un parti communiste qui joue sur cette division. Nous n'en sommes pas encore à l'indispensable stabilité qu'exigent les grands redressements.



M. PIERRE-HENRI TEITGEN.

LES DEUX EUROPES

par ANDRÉ SIEGFRIED

André Siegfried à qui est échu, en 1945, le fauteuil de Gabriel Hanotaux à l'Académie Française, est un grand voyageur, passionné des larges horizons.

Le globe est son cabinet de travail. L'éminent écrivain a pénétré en tous sens l'Europe, les Amériques, l'Asie, l'Australie, non pas en touriste mais en historiographe, en géographe et en économiste. Et ses dons puissants d'observation et de synthèse lui ont permis de rendre lucides et compréhensibles les problèmes les plus compliqués de la « géographie humaine ».

Dans sa « Vue générale sur la Méditerranée, » il exprimait déjà ses inquiétudes sur le destin de l'Europe et de la civilisation occidentale. On retrouvera les mêmes préoccupations dans la pénétrante étude sur l' « Europe d'aujourd'hui » dont il vient de donner communication à l'Académie Royale de Belgique à laquelle il appartient comme membre associé.

Nous avons le plaisir de mettre sous les yeux de nos lecteurs ce témoignage d'une saisissante actualité dont M. André Siegfried, en accord avec l'Académie Royale belge, a bien voulu réserver la primeur à « France-Illustration ».

Nous traversons en ce moment une phase singulièrement émouvante et grave dans la destinée de notre continent, je puis dire : de notre civilisation. La structure de l'Europe est ébranlée et avec elle le destin même de l'Occident. C'est sur le double pilier de l'Europe centrale et de l'Europe occidentale que repose, plus que jamais, la haute culture de l'humanité civilisée, et l'Europe centrale, devenue frontière, en apparaît comme le bastion. En chercher la définition et les limites m'a paru le sujet le plus actuel, le plus chargé de signification que je pusse choisir.

La civilisation occidentale tend à déplacer vers l'ouest son centre de gravité : l'Europe en demeure toujours l'un des éléments fondamentaux, mais elle n'en est plus comme autrefois l'unique foyer. Nous nous étions accoutumés d'autre part à considérer notre continent comme relevant tout entier de l'Occident, mais nous devons aujourd'hui constater que ce « petit cap de l'Asie », comme disait Valéry, ne s'appartient plus intégralement à lui-même : l'Europe centrale, l'Europe occidentale sont toujours partie intégrante de l'Occident ; l'Europe orientale, revendiquée par une autre attraction, risque de lui échapper. Il s'ensuit que tout l'équilibre continental se trouve désaxé.

Jusqu'à une époque toute récente, l'Europe centrale, dans une position d'axe, s'appuyait, à l'est, sur une Europe orientale jouant le rôle de marche et, à l'ouest, sur une Europe occidentale tenant, avec elle, la tête du progrès. Depuis la seconde guerre mondiale, l'Europe centrale tend à ne plus être un centre ou un axe, mais une frontière, ce qui menace de changer son caractère en même temps que sa position, la faisant revenir mille ans en arrière, quand les invasions de l'Asie parvenaient jusqu'à l'Elbe.

Considérons l'empire de Charlemagne ; ses limites sont à peu près celles de l'occupation anglo-franco-américaine. Les Slaves atteignent de nouveau le maximum de leurs conquêtes anciennes. Ils sont Européens sans doute, mais pas intégralement occidentaux, en ce sens que l'immense Russie fait corps elle-même avec l'Asie, avec une Asie où elle ne donne ni ne ressent l'impression d'être une étrangère. Qu'est donc cette Europe centrale, sans laquelle aucune Europe n'est même concevable ?

Notre continent se divise naturellement, quand on va d'ouest en est, en une succession de fuseaux horaires correspondant à des zones de civilisation : l'heure de l'Europe occidentale délimite une Europe occidentale possédant sa personnalité propre ; il en est de même pour l'Europe centrale, orientale, enfin pour l'Europe russe. Quand on passe, changeant sa montre, d'une heure à l'autre, c'est une frontière humaine, une frontière de cultures que l'on traverse, et l'observateur le plus distrait ne peut pas ne pas s'en apercevoir.

Ainsi se distingue une Europe centrale dont la personnalité est fortement marquée : je ne serais pas loin d'y voir l'expression la plus typique de notre continent. L'Europe occidentale, essentiellement Atlantique, toute colorée des reflets humides de l'Océan, regarde vers l'ouest, c'est-à-dire vers le dehors ; l'Angleterre, la France, la Belgique, la Hollande, le Portugal, puissances coloniales, en sont les organes fondamentaux. Mais, vers l'est, elle finit assez vite. Quand un Parisien prend le train pour l'Allemagne ou la Suisse, il s'aperçoit en traversant la frontière française que le climat, au sens non seulement physique mais social du terme, n'est plus tout à fait le même. Il y a quelque chose de changé.

En quoi consiste ce passage ? Dès la Bourgogne ou la Lorraine les couleurs se modifient, elles se font plus sombres à cause des forêts, mais plus éclatantes aussi, plus appuyées, plus dures. Les peintres allemands ou suisses ont une palette plus rude, mais ils ne peignent après tout que ce qu'ils voient. Le climat, plus continental, en est sans doute une des causes : il y a plus d'écart de température entre l'été et l'hiver, les chaleurs estivales sont plus accentuées, les froids hivernaux donnent un avant-goût de la Russie. Le souci du confort s'accroît en conséquence, il semble que les villes, « choses bruissantes et pliées sur les commodités de la vie », comme dit Barrès, sont plus préoccupées du bien-être, plus solidement construites, entretenues avec plus de soin. Il n'est plus question, comme dans les pays méditerranéens, de vivre surtout sur la place publique, en négligeant les demeures intimes où l'on se réfugie contre le froid et la nuit. L'habitation de l'Europe centrale, qu'il s'agisse de la Suisse, de l'Alsace, de l'Allemagne, des pays flamands aussi, est plus soignée ; on sent qu'elle a été conçue, qu'elle est entretenue avec plus d'attention, de dévotion même ; les tapis sont plus épais, les fauteuils mieux rembourrés, le chauffage est plus douillet, les poêles sont éventuellement somptueux. Le terme *heimlig,* couramment usité dans notre Alsace, même dans les milieux où l'on ne parle que français, est intraduisible dans notre langue.

Les odeurs elles-mêmes suggèrent une autre ambiance : je ne sais quel subtil parfum de bois de sapin, de fumée de bois de sapin révèle une région de prédominance forestière (plus loin, beaucoup plus loin, l'odeur du bouleau et de sa fumée annoncera l'approche de la Russie) ; il faut y joindre, surtout en Allemagne, une odeur de brasserie, de saine charcuterie, qui flotte dans les rues, tandis que dans les gares la graisse de wagon n'a pas les mêmes relents que chez nous. Le prosaïque, en tout cela, se mêle au poétique, et c'est sans doute un trait particulier de cette Europe, plus soucieuse des réalisations matérielles et des conquêtes du confort.

Le terme *Gemutlichkeit,* une fois encore intraduisible, résume en un seul mot ce qu'il y a de matériel en même temps que de sentimental, presque d'émouvant, dans le charme tranquille et satisfait d'une demeure bien close, protégée contre les intempéries, à l'abri des agressions du froid, de la nuit, de la vie. C'est également en Europe centrale que la bonne grâce, la familiarité intime des brasseries, des petits restaurants aux noms multiples atteignent un degré de réussite que n'égalent ni l'Angleterre avec ses *tea rooms,* ni la France avec ses cafés, quelque charmantes que soient certaines de leurs inventions à cet égard. Dans la vieille Allemagne, quoi de plus sympathique que ces brasseries en plein air où l'on allait l'été, sous les arbres, entendre une musique facile encore qu'excellente et discuter philosophie dans la fumée des pipes et l'euphorie des choucroutes ? La Suisse connaît encore pareille ambiance.

Il y a donc là une vie solide, fondée sur la structure même de l'habitation, sur l'organisation sociale, dans une discipline stricte, mais acceptée et peut-être aimée pour sa rigueur même.

Il s'agit d'une zone de civilisation où l'individu accepte sans peine de se soumettre à la loi, sans chercher à l'enfreindre, heureux de se sentir encadré, sachant qu'une vie évoluée comporte l'organisation, la hiérarchie et même une forte proportion de collectivisme. Mais, attention, il y a aussi le soubassement d'une vie démocratique locale, héritée du moyen âge, trouvant même peut-être de lointaines racines dans l'assemblée barbare où, pour le guerrier, le symbole de la liberté résidait dans le droit de porter les armes.

Nous ne sommes plus ici — et c'est l'indice qu'on a laissé derrière soi l'Europe occidentale ou méditerranéenne à la française — dans l'atmosphère intellectuelle du classicisme, chère à nos Jacobins. Il ne s'agit plus de principes, éventuellement vides encore que satisfaisants pour la logique de l'esprit, mais d'applications pratiques auxquelles on demande avant tout d'être pratiques. La politique, dès lors, se distingue mal de l'administration ; on réclame d'elle des résultats, et la démocratie, ce n'est pas de proclamer les droits de l'homme, mais de le mieux loger, de le transporter efficacement, d'assurer son hygiène, son confort, sa sécurité. Cette Europe-là, sous sa forme saine, c'est la Suisse et, dans une large mesure, la Belgique.

Si seulement l'Allemagne, au lieu de s'abandonner aux séductions de fer d'un Bismarck, aux rêveries disproportionnées d'un Hitler, s'était contentée d'être rhénane, d'esprit helvétique, en contact avec l'Occident et son esprit, elle eût répondu à la même définition. Malheureusement, l'indétermination germanique, incapable de s'exprimer elle-même, s'est, par faiblesse, par goût dépravé de la force, précipitée dans le cadre rigide que lui proposait une Prusse, peut-être moins allemande que slave et moins « Europe centrale » que déjà « Europe orientale ».

Ainsi l'Europe centrale, sous sa forme allemande, n'a pas su jouer le rôle qui eût pu être le sien, ni remplir sa destinée, qui eût été d'apporter à l'Europe orientale les bienfaits d'une civilisation occidentale acceptable. Dans une certaine mesure, c'est ce qu'avait fait l'Autriche, mais la Prusse n'a su qu'imposer la plus insupportable des tyrannies. La Suisse, elle, reste comme un témoin de ce qu'aurait pu être, pour le bonheur de l'Europe, toute cette section du continent.

Si l'on accepte pour l'Europe centrale le portrait ci-dessus, ses limites se dessinent assez nettement. A l'ouest, la région englobe, sinon politiquement, du moins socialement, toute une bande située dans la partie est de la France. Quand on vient de Paris, c'est dès le département de l'Yonne qu'on éprouve la sensation d'avoir quitté l'atmosphère atlantique : le climat n'est plus océanique, mais déjà continental ; dans l'architecture des villes, dans la forme et la couleur des toits, dans je ne sais quoi de plus confortable s'annonce, avec la Bourgogne, une civilisation matérielle mieux organisée ; et, dans la nature aménagée par l'homme, se discerne aussi quelque chose d'indéfinissable qui n'est plus l'Ile-de-France ou la Touraine. Les hommes semblent plus solides de structure et leur raisonnement, plus proche du sol, s'apparente à la pondération suisse ; on a l'impression que dans leurs préoccupations l'ordre tient une plus grande place. Dès Dijon, l'aspect n'est plus très différent de ce qu'il sera quand on aura traversé le Jura : la parenté de la Bourgogne, de la Suisse, des pays rhénans est évidente.

De ce point de vue, nous croyons pouvoir rattacher à l'Europe centrale non seulement la Bourgogne, mais la Lorraine, la Franche-Comté et même une partie de la Savoie. Ce n'est plus, on l'aura noté, la France de Charles le Chauve, mais celle de Lothaire ; c'est aussi cette partie du pays qui a été rattachée si longtemps au Saint-Empire. Il faut se souvenir qu'il y a quelques années encore, dans le département de l'Ardèche, les bateliers du Rhône distinguaient le « côté empire » du « côté royaume ». Il faudrait rattacher également à l'Europe centrale la vallée du Pô : une ville comme Milan, nullement méditerranéenne, est sœur de Zurich, cousine de Munich.

Vers le nord, partie de la Belgique et de la Hollande, Danemark et Suède relèvent de la même classification, qui laisse la Norvège, pleine d'influences anglo-écossaises, orientée vers l'ouest. Le Rhin apparaît ainsi, avec la Meuse, comme l'axe d'une région traditionnellement fastueuse, qui n'a guère sa pareille sur terre. Si Louis XI n'avait pas triomphé de Charles le Téméraire, il se serait sans doute constitué, entre France et Allemagne, un Etat riche et savoureux, où il aurait fait bon vivre et dont la Belgique peut assurément donner quelque idée.

Mais, demandera-t-on, où arrêtez-vous, vers l'est, l'Europe centrale ? L'Autriche lui appartient encore, en dépit d'infiltrations orientales nombreuses, aisément saisissables, et de même la Carniole et la Croatie : une ville comme Zagreb, l'ancienne Agram, n'est pas une ville des Balkans, mais s'apparente au Tyrol ou à la Suisse. La Tchécoslovaquie est d'Europe centrale par la Moravie, la Slovaquie relevant d'une autre attraction. Le problème devient plus délicat quand on envisage l'Allemagne orientale et la Prusse originelle, car, de ce côté, les pénétrations slaves s'avancent, de façon inattendue, plus loin qu'on ne l'imagine.

Géographiquement, l'Europe est toute personnalité, diversité, mesure. Tant que la nature est équilibrée, taillée à la proportion de l'homme et surtout conquise, domestiquée, civilisée par lui, on reste authentiquement en Europe. Mais quand ces traits disparaissent, ou simplement s'atténuent, voici qu'une fois encore on a traversé une frontière. Lorsqu'on faisait hier — j'entends avant la destruction massive des villes allemandes — le trajet Paris-Berlin par chemin de fer, l'impression de ce passage était saisissante. Tant qu'on n'avait pas quitté la zone rhénane, il n'y avait pour le Français aucun dépaysement sensible : mêmes arbres, même nature et, dans une large mesure, même climat de civilisation. Mais quand, après la Ruhr, exactement au sortir du Teutoburger Wald, on débouchait dans les grandes plaines de l'Allemagne du Nord, c'était une ambiance entièrement différente qui se manifestait : subitement la nature devenait plus grande dans ses proportions, à vrai dire immense, sans mesure.

Si l'on songeait à la carte, à la carte géologique surtout, on se rendait compte que c'était le début de cette succession de plaines sans limite qui s'étendent d'un seul tenant jusqu'à la Sibérie, jusqu'à la Chine. Le pays, jusqu'alors avenant, riche et gai, devenait triste, soit à cause de la pauvreté d'un sol glaciaire, soit en raison de la rareté des établissements humains ; car, dans l'intervalle de villes magnifiques, agressives, jaillies pour ainsi dire artificiellement du sol, on devinait que la terre n'avait été conquise que superficiellement par l'homme et qu'au moindre relâchement de sa part elle reprendrait ses droits ; cette impression d'insuffisante conquête, d'établissement humain superficiel encore que puissant, c'est celle qu'on éprouve dans les continents extra-européens, où c'est aussi pareille immensité qui vous écrase.

La tristesse des plaines de l'Allemagne du Nord, de la Pologne, conduit à se demander si, géographiquement, on n'y a pas déjà quitté l'Europe. C'est qu'en effet ces régions, où Varus perdit ses légions, n'ont pas été dominées par Rome. Si, par la suite, l'Occident les a revendiquées, c'est sur des populations slaves que les chevaliers Teutoniques, avant-garde de cette reconquête, ont établi leur autorité ; et c'est sur un substratum slave qu'ils ont imposé, superposé une civilisation germanique, comme par des pilotis sur un marais sous-jacent.

Plus nette est la frontière en Autriche, car dès qu'on a dépassé Vienne, c'est l'entrée dans un autre monde. Les traits qui signalent alors la présence de l'Orient sont nombreux et il y aurait toute une étude à faire pour les déterminer. L'axe, désormais, est celui de Belgrade-Budapest-Varsovie, avec tout ce que cela implique après les accords de Yalta.

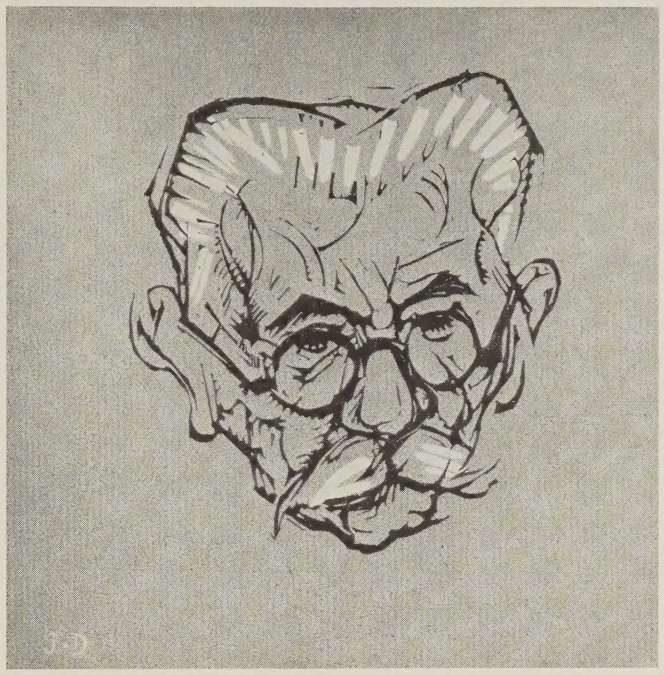
Le caractère tragiquement actuel du sujet envisagé ne peut manquer de nous frapper. Tant que l'Europe centrale s'est trouvée appuyée, à l'est comme à l'ouest, de régions partageant sa destinée, elle a tenu le rôle d'un axe sur lequel reposait l'équilibre continental. Mais elle n'est plus qu'une frontière. Chose impressionnante, cette frontière — nous le notions plus haut — est redevenue la même qu'il y a un peu plus de mille ans, quand Charlemagne défendait la vieille Europe romaine, ou se voulant encore telle, contre les invasions venues de l'est.

Ainsi modifiée dans sa position, l'Europe centrale peut-elle rester ce qu'elle était autrefois ? Des problèmes nouveaux ne vont-ils pas se poser pour elle, et son rôle dans l'équilibre du continent n'en sera-t-il pas changé ? Autant de questions que nous nous contentons de poser, tant la situation est neuve, encore que, par tant de côtés, elle soit en même temps si vieille.

Comme la peau de chagrin notre continent se rétrécit, mais il conserve ses éléments à la fois les plus authentiques et les plus essentiels : l'Europe centrale et l'Europe occidentale, unies dans une solidarité si possible accrue ; la Méditerranée, cette source profonde de notre civilisation, demeure attachée au monde occidental. Nous pouvons bien dire, sans crainte d'exagérer, que le sort même de l'humanité civilisée est actuellement lié au destin de cette partie de la planète, petite par la superficie, grande par la place qu'elle tient dans la vie supérieure de notre espèce.

Il y a une quinzaine d'années j'écrivais un livre intitulé *la Crise de l'Europe*. Si j'avais à le refaire, c'est, je crois, de la crise de la civilisation occidentale que je parlerais aujourd'hui, tellement j'ai l'impression, la conviction que les deux notions d'Europe et d'Occident sont indissolublement liées. Ce qui est en jeu, c'est une certaine conception de la connaissance et de ses méthodes, une certaine conception de l'individu, héritée de la Grèce et de l'Evangile, une certaine conception de la production, issue de l'artisanat séculaire et maintenant la qualité dans les plus hautes techniques de la série.

LES DERNIÈRES ANNÉES DE



LYAUTEY

PAR JEAN-A. DUCROT

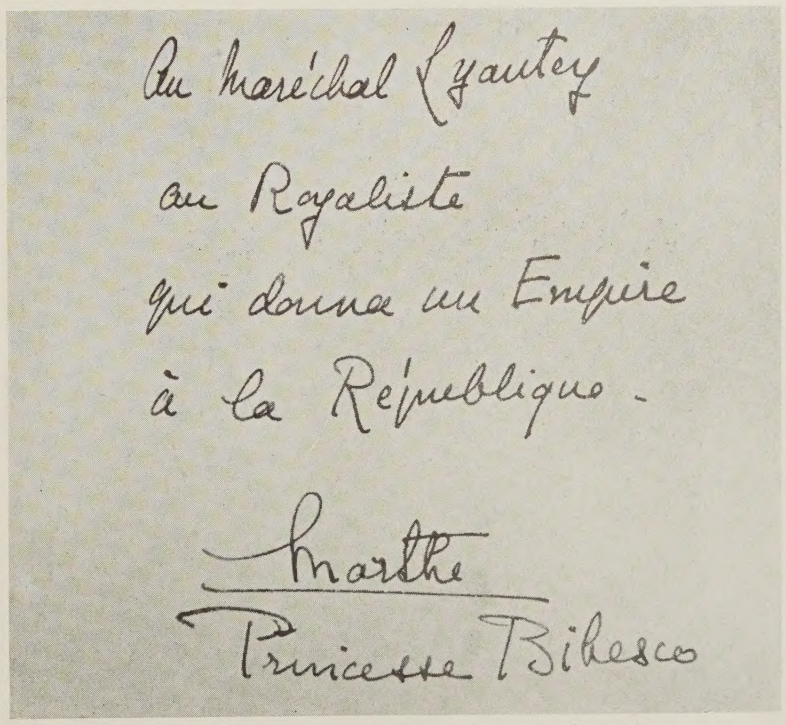
A MESURE que nous prenions du recul, il a commencé à occuper sa place dans la perspective. Depuis qu'il nous a quittés, je gage qu'aucun de ceux qui l'ont connu n'a manqué de faire et de refaire périodiquement cette réflexion : « Comme il était grand ! Il était encore plus grand que nous ne l'avions imaginé... » Et cette réflexion viendra sans nul doute à l'esprit de tous les visiteurs de l'exposition qui se tient actuellement aux Invalides.

Parce qu'il était vraiment grand, Lyautey échappe aux définitions. Il était l'homme de toutes les contradictions, de toutes les audaces, de toutes les curiosités. Il était, avant tout, vivant, intensément, prodigieusement vivant, c'est-à-dire quotidien et divers. On pourrait déjà remplir une bibliothèque avec tous les ouvrages qui lui ont été consacrés. Aucun jusqu'à présent n'a réussi à nous donner autre chose qu'un guide sommaire ou une description partielle. Le livre de Maurois est bien fait, exact, mais il avait été corrigé par le principal intéressé. Nous avons ses principaux discours ; il les avait réunis lui-même. Nous avons ses lettres. Beaucoup ont déjà été publiées ; il en a tant écrit que cette mine promet encore de riches découvertes. Nous avons aussi ses archives. Nul n'en a jamais eu de plus complètes et de mieux tenues. Elles aideront les historiens à mieux connaître l'homme public et son époque. Mais ce qui nous manque, ce qui est irremplaçable, c'est la sténographie au jour le jour des propos que lui suggéraient les événements, les lectures, les réminiscences. Il faut l'avoir entendu soliloquer et discuter, rager et tempêter ! C'est dans sa conversation que fulgurait de son éclat le plus personnel une pensée dont les ressorts étaient constamment bandés, qui ne s'embarrassait jamais de contradictions plus ou moins réelles, plus ou moins apparentes, parce qu'elle ne se lassait pas de faire et de refaire le tour de tout avec cette flamme, cette curiosité universelle, cette indépendance, ce mélange de candeur et d'inquiétude pathétique qui sont le privilège de l'âge des illusions.

Ce qu'il y avait de plus rare, de plus magnifique chez Lyautey, c'est qu'il n'était jamais « arrivé », jamais installé, jamais satisfait.

Il était né grand seigneur. Il avait le goût, le sens, l'habitude du faste. Le milieu dont il était issu et auquel il était très attaché était nettement un milieu d'ancien régime. On y considérait encore la république comme un accident et la monarchie comme une institution divine. Lyautey était essentiellement un aristocrate. Il était maladroit de ses mains comme on l'était lorsque, dès l'enfance, on avait été accoutumé à être toujours parfaitement servi. Il était mondain. Il était snob. Et tous ces traits auraient pu l'isoler, le limiter, en faire une sorte de survivant des âges prédiluviens incapable de s'adapter, même s'il l'avait voulu, aux conditions de vie d'une époque radicalement hostile aux êtres de son espèce. Or, de tout cela, qui aurait dû sinon le perdre, du moins l'entraver, le diminuer, il avait su tirer un prestige, une force, des ressources supplémentaires. C'était un prodigieux comédien (à la manière de Napoléon). Il avait le don de savoir camper un personnage, choisir une attitude, composer un décor, monter un coup de théâtre. Il excellait à se mettre en scène et à tirer parti de chaque détail susceptible de contribuer à l'effet qu'il visait, au résultat qu'il se proposait d'atteindre. Il savait s'adapter à chaque auditoire. Sa généalogie, ses portraits d'ancêtres (parfois fabriqués de toutes pièces ou reconstitués pour les besoins de la cause), tout cela, comme les bibelots qu'il avait savamment choisis pour reconstituer à Thorey l'atmosphère de la demeure familiale incendiée en 1914, comme les livres qu'il laissait traîner aux bons endroits, était un matériel de guerre utilisé avec la plus fine astuce. Il se donnait un genre artiste. Il affectait de prendre à cœur les élections du Jockey Club. Mais il était beaucoup trop clairvoyant pour se prendre au jeu, trop en contact avec le réel pour accorder aux choses et aux gens un carat de plus que leur valeur calculée au plus juste. Il exigeait que l'on fît mine de s'incliner avec lui devant les constructions qu'il jugeait bon de paraître respecter. Mais il classait vite ceux qui n'étaient pas capables de le suivre dans les coulisses où l'envers du décor avouait à ses yeux toute sa fragilité et sa vanité. Il était snob et mondain. Mais c'était à la manière de Louis XIV, qui ne demandait aux gens du monde que ce qu'ils étaient capables de donner et choisissait ses grands commis parmi les roturiers. Il était monarchiste avec éclat, sans illusions. Il roulait les dieux morts dans leur linceul de pourpre avec un sang-froid qui n'aurait pu scandaliser que les sots, ceux qui n'avaient pas compris que Lyautey était le plus intrépide des réalistes. Les mots, les formules, les institutions et les hommes, il les prenait pour ce qu'il voulait, s'en servait, n'en était jamais dupe ni prisonnier. Ni sceptique, ni cynique, mais terriblement lucide.

Lyautey était-il ce qu'on appelle un ambitieux ? A coup sûr il était au-dessus des ambitions vulgaires, tellement sûr de sa propre valeur qu'il pensait sans



LA DÉDICACE FAMEUSE DE LA PRINCESSE BIBESCO, QUI RÉSUME UN DES PARADOXES AU MILIEU DESQUELS LYAUTEY SE MOUVAIT A L'AISE.

cesse à ce qu'il aurait pu être — et c'était beaucoup ! — si les circonstances l'avaient favorisé. S'il avait été ambitieux au sens banal du mot, ce monstre d'activité, cet être si séduisant, si souple, si ingénieux, qui avait fait ses débuts dans l'existence avec de si beaux atouts dans sa manche aurait-il attendu la cinquantaine pour percer et atteindre enfin la notoriété qu'il avait eu jusque-là tant de moyens d'acquérir ? Ici, nous abordons le drame intime, le drame caché dont seuls ses confidents ont pu soupçonner l'ironique et atroce cruauté : Lyautey est mort chargé d'ans et d'honneurs, ayant vécu longuement, intensément, ayant signé une page de l'histoire, marqué de son empreinte des pays entiers, fondé des villes, des ports, multiplié les créations de toute sorte, goûté les satisfactions les plus rares que le monde puisse offrir aux privilégiés de l'intelligence et de la fortune. Et cependant Lyautey est mort insatisfait, torturé par la conviction d'être passé à côté de son destin.

Lyautey avait l'imagination la plus vive. L'essor de cette imagination n'était entravé par aucun tabou. Il avait beau être maréchal de France, membre de l'Académie, afficher son attachement à un drapeau, une foi, un certain milieu, une conception de l'existence, il y avait chez lui un révolutionnaire qui n'admettait aucune entrave dans le champ des hypothèses qu'il tenait toujours largement ouvert devant lui, une sorte d'anarchiste à talons rouges qui faisait craquer tous les cadres, n'hésitait jamais à reconstruire le monde à sa guise en faisant fi de toutes les conventions. Pour comprendre cette indépendance, pour ne pas se laisser offusquer par certaines de ses rêveries, il fallait se reporter au temps, si proche et si lointain déjà, où les nationalismes farouches et bornés, les « guerres d'enfer » n'avaient pas encore compartimenté l'Europe et interdit, sous peine de déshonneur et de haute trahison, aux hommes de talent de chercher fortune à travers le monde au gré des occasions et sans égards pour toutes sortes de considérations qui, aujourd'hui, nous interdisent d'imaginer un Voltaire à Berlin, un Richelieu fondant Odessa, un Bernadotte faisant souche de rois en Suède.

De bonnes âmes se sont réjouies lorsqu'il fut accordé au conquérant en disgrâce de présider cette féerie que fut l'Exposition coloniale. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire : « Ce fut pour Lyautey une récompense, une apothéose, le feu d'artifice qui clôt une belle carrière... » Erreur profonde. Le grand enfant qu'il était a pu parfois tirer quelque amusement de ce jouet extraordinaire. En réalité, cette exposition fut pour lui une ultime déception, une dernière coupe d'amertume. Car, lorsqu'on était venu lui demander d'en prendre la responsabilité, il savait bien qu'on ne s'était adressé à lui que parce que lui seul était capable d'éviter le fiasco menaçant. Et il n'avait consenti à prêter son concours, son nom, qu'à la condition formelle de pouvoir profiter de l'occasion pour mettre encore sur pied quelque chose d'utile et de durable. A la faveur de ce grand rassemblement, il avait vu la possibilité de fonder à Paris un organisme dont la Cité des informations, à l'exposition, devait être l'ébauche et permettre la mise au point. Idée qui aurait pu être féconde. Mais si, pour obtenir du vieux chef son acceptation, on n'avait pas hésité à lui promettre tout ce qu'il voulait, sitôt les derniers lampions éteints on le laissa regagner son exil les mains vides.

L'exposition ne fut donc pas pour lui une dernière joie. Au contraire. Elle fut le coup de pied de l'âne. Après cela il ne fit plus qu'appeler la mort.

Aux visiteurs qui l'entrevirent durant ces sombres dernières années, rue Bonaparte ou en Lorraine, il peut avoir fait illusion. Cela tenait à l'un des traits les plus singuliers de son caractère. Tout ce qu'il faisait, il le prenait au sérieux. Passé le temps où il pouvait s'offrir la jouissance de semer la panique dans les chancelleries et les ministères, il meublait son désœuvrement en organisant des tempêtes dans un verre d'eau. S'agissait-il d'accrocher un nouveau tableau, de composer une table de déjeuner, de planter un massif dans son île d'Elbe en miniature, ces occupations futiles prenaient une allure d'affaires d'Etat. On avait peine à ne pas sourire en le voyant tracer une future allée de son parc avec autant de gravité et de remue-ménage que s'il avait été question d'ouvrir un nouveau port de Casablanca. Peut-être était-ce là un des secrets de sa force ? Lui qui faisait profession d'ignorer les détails n'en trouvait aucun de négligeable. Son optique intellectuelle était ainsi faite qu'il pouvait concentrer son esprit sur l'un d'eux avec autant d'intensité que s'il s'était agi d'un ensemble de première grandeur. A Thorey, cette faculté d'être myope à volonté lui procurait un moyen de s'évader ou, plus exactement, de se fuir lui-même.

La nature l'avait gâté. Insensible à la chaleur (non pas au froid), jusqu'à ses derniers jours il parut ignorer ce que c'était que la fatigue, le sommeil, la faim, la soif. Il vous lâchait à 3 heures du matin après une journée bien remplie et trouvait tout naturel de venir vous réveiller deux ou trois fois dans la nuit pour poursuivre une conversation. Il travaillait ses collaborateurs à la façon d'un écuyer qui tient sa cavalerie sans cesse en haleine et l'entreprend à tour de rôle avec une exténuante rigueur. Pourtant, pour tous ceux qui ont servi sous ses ordres et qu'il avait jugé bon de s'attacher, il est et restera « le Patron ». L'unique. Il savait conquérir les gens et se faire pardonner ses foucades par des gestes d'une délicatesse, d'une ingéniosité inspirées par cette intelligence du cœur qu'il possédait au suprême degré. Car il était bon. Despotique, capricieux, exigeant, parfois exaspérant. Mais réellement bon. Je me souviens d'un jour où il était allé visiter une cité ouvrière et un centre social fondés par un grand industriel. Ce qu'on lui avait présenté était d'une ampleur rare en France. Je m'étais attendu à le voir revenir enthousiasmé. Tout au contraire, il rentra silencieux, renfrogné. Les maisonnettes étaient confortables. Les dispensaires, les pouponnières étaient bien équipés. Tout cela représentait beaucoup d'efforts et de millions. Alors, que manquait-il donc ? Lyautey, à ma question, fit un geste qui traduisait une impatience trop longtemps contenue. Il se frappa la poitrine avec force : « Ce qui manquait ? Ça !... Ça, un tout petit peu de ça ! »

La sécheresse de cœur qu'il avait tout de suite discernée chez les pseudo-philanthropes suffisait à priver de tout mérite, de tout intérêt à ses yeux leurs coûteuses installations. En réalité, elles n'étaient qu'une assurance comme une autre, une façon d'accroître leurs profits en tenant mieux leurs ouvriers. Pour lui, l'action sociale, son idée fixe depuis toujours, c'était bien autre chose.

Toute sa vie, il s'était élevé contre ceux qui — ignorance, égoïsme ou mauvaise volonté — ne savaient pas introduire dans les rapports humains ce petit peu de « ça » sans lequel ils sont privés de chaleur et de joie. Il n'avait aucune morgue, il était d'une courtoisie parfaite, sans affectation, avec ses plus modestes interlocuteurs et mettait son point d'honneur à les apprivoiser, à les mettre à leur aise, à les faire parler et toujours utilement. Il n'était pas l'homme des concessions, des combinaisons, des compromis. Mais

LÉGENDE DE LA CARTE D'EUROPE DONNÉE PAR LYAUTEY A J.-A. DUCROT.

Ce qu'il fallait faire en décembre 1918 :

A) *une Europe centrale fédérative formant bloc solide, allié, client et satisfa barrière contre le bolchevisme, soutien de la Pologne indépendante, contrepo vis-à-vis de l'Italie, historiquement vouée à toutes les volte-face, unie à nous p nous libérer du servage anglais, couvrant le Rhin et comprenant sous l'hégémo des Lorraine-Habsbourg :* a) *Etat d'Habsbourg proprement dit : Autriche-Hong Bohême, Silésie ;* b) *la Bavière ;* c) *le Wurtemberg ;* d) *Bade ;* e) *Saxe ;* f) *W phalie ;* g) *Hanovre, avec les ports d'Hambourg et Brême, assurant les débouc sur la mer du Nord, en compensation des cessions adriatiques à l'Italie ;*

B) *la Prusse réduite à sa plus simple expression, isolée, bloquée, hors d'état nuire ;*

C) *la Rhénanie Sud à la France ;*

D) *la Rhénanie Nord et les bouches de l'Escaut à la Belgique.*

LE MARÉCHAL BAVARDE AVEC LE PLUS VIEIL HABITANT DE THOR

LYAUTEY LISAIT ATTENTIVEMENT CHAQUE JOUR TOUS LES JOURNAUX. IL AIMAIT FUMER UN CIGARE APRÈS LE CAFÉ, SUR LA TERRASSE DE SA PROPRIÉTÉ DE THOREY.

POUR L'HOMME QUI AVAIT RÉGNÉ SUR D'ÉBLOUISSANTS PAYSAGES D'AFRIQUE, LE DÉCOR GLACÉ DU PETIT VILLAGE LORRAIN PRÊTAIT A D'AMÈRES RÉFLEXIONS.

LE MARÉCHAL AIMAIT SE PROMENER LONGUEMENT DANS LA CAMPAGNE VOISINE.

il était celui des conciliations. Les grandes théories le laissaient froid. Les étiquettes l'ennuyaient. Au delà des grands mots il cherchait les faits concrets, les hommes. Il voulait, comme on dit, que chacun commençât par balayer devant sa propre porte, qu'on apprît à se connaître les uns les autres en cherchant le « dénominateur commun ». Ce dénominateur, il en était convaincu, existait toujours entre braves gens.

Malheureusement, il y avait les autres, ceux qu'il détestait en bloc sous la dénomination de « voyous ». Vaste cohue où s'agitaient, pêle-mêle, les gens mal élevés, les bavards professionnels, les empêcheurs de danser en rond, les politiciens, les semeurs de haine et les partisans du chambardement universel. Certes, il n'aimait pas ces derniers. Mais jamais je ne l'ai vu entrer à leur propos dans les colères noires où le plongeait périodiquement la lecture de *l'Action française*. Ce journal le mettait hors de lui. Il finissait souvent par le rouler en boule, le jeter, le piétiner en s'étranglant de fureur :

— Les diviseurs... les démolisseurs... les malfaiteurs ! Ils sont capables de tout. De tout, entends-tu !...

Les diviseurs ! Le grand mot était lâché. Diviser, c'était là le crime suprême.

Il avait d'autres bêtes noires : les gens des bureaux et les militaires, tous ceux qu'il appelait les mandarins. Les sept étoiles qu'il portait sur les manches ne l'empêchaient pas de répéter des aphorismes tels que ceux-ci : « Quand j'entends les talons qui claquent, je sens les cerveaux qui se ferment... J'aime les soldats, je déteste les militaires... »

On n'a pas encore écrit l'histoire de l'insurrection d'Abd el-Krim. Lorsqu'on pourra entreprendre de le faire et que les dossiers livreront leurs secrets, cet épisode de la vieille rivalité entre coloniaux et métropolitains, réalisateurs et théoriciens, brevetés et non-brevetés, entre Lyautey et Pétain, jettera une lumière dure sur celui qui voulut prendre le pouvoir en juin 1940 « dans l'honneur et la dignité ». Lyautey avait jugé Pétain. Il le détestait. Il le tenait pour « le fossoyeur de l'armée française », l'archétype de tout ce qu'il y avait de routinier, de vétuste, d'absurde, d'inhumain dans notre machine militaire, le responsable des casernes tristes, sales et malodorantes, des règlements idiots, des uniformes incommodes et laids, de la discipline abrutissante, des bureaux étouffants, des états-majors noyés dans le papier et incapables d'imagination. Il ne prononçait jamais son nom ou, s'il devait le faire par nécessité, il l'appelait sèchement « monsieur Pétain » ou « le Caporal ». Depuis 1925, il avait fui toute occasion de le revoir.

Pétain comprenait-il cette hostilité méprisante ? Il s'en amusait plutôt. Il ne se fit pas scrupule de présider les obsèques de son vieil ennemi et de prendre la parole sur sa tombe, ce qui était vraiment un comble...

Lyautey dans sa retraite a souffert une longue agonie. Par moments, les portes closes, il avouait son tourment, il rugissait, moralement écorché vif. Il souffrait d'avoir été arraché à son Maroc bien-aimé et de voir celui-ci livré aux fantaisies et maladresses des parlementaires. Il souffrait d'être à l'écart, inutile, impuissant, alors qu'à quatre-vingts ans passés il était encore d'une vitalité infatigable. Il souffrait de voir s'éteindre une France à la grandeur de laquelle il était attaché. Il mesurait les faiblesses de celle qu'on prétendait lui substituer. Il n'attendait rien de bon d'une société, masse sans consistance d'individus déracinés, anonymes et interchangeables, pour laquelle les mots famille, traditions, patrimoine n'auraient bientôt plus de sens. La disparition des classes moyennes, venant après celle des grandes souches de l'aristocratie, le navrait. La prolétarisation du peuple lui faisait horreur. Mais surtout, au delà des ruines, des troubles sociaux, des guerres qu'il redoutait pour son pays, il s'alarmait du sort auquel l'Europe paraissait s'être vouée.

Il parlait souvent de sa fin, faisait ses derniers préparatifs. Un soir, à brûle-pourpoint, il me demanda quel souvenir, quel objet personnel j'aimerais qu'il me laissât. Geste touchant et terriblement embarrassant. J'éludai la réponse. Mais, le lendemain, il répéta sa demande, s'impatienta, et je finis par lui confier l'objet de mon désir. C'était la copie d'une pièce dont il m'avait souvent parlé : la carte de l'Europe telle qu'il aurait voulu qu'on la traçât en 1919. A ce moment décisif, auprès de tous les négociateurs du traité de Versailles qu'il connaissait de près ou de loin, avec passion il avait plaidé une cause, celle de l'Autriche et des Habsbourg (« nos Ducs ») et soutenu une thèse, celle de la nécessité de ressusciter les Etats germaniques afin d'arracher l'Allemagne à son mauvais génie, la Prusse. Mais la cause était perdue d'avance et la thèse se heurta au plus aveugle des partis pris.

Lyautey fut stupéfait de mon choix :

— Es-tu fou ? Cette carte n'a servi à rien. Personne n'a voulu m'entendre. A présent, le mal est fait. L'Europe s'est suicidée. Et ses jours sont comptés...

— Peut-être, lui répondis-je. Mais, après la nouvelle guerre qui vient, à nouveau il faudra élaborer un traité de paix. Et, qui sait ? peut-être que cette fois votre idée sera mieux comprise.

Il haussa les épaules. Mais, le lendemain, j'avais la copie désirée. L'homme sans espoir et qui, tout de même, jette une bouteille à la mer doit avoir le regard qu'avait le Patron en me la remettant. Nous étions alors en 1931. Ce document capital, nous le publions à son heure. Il est aujourd'hui d'une actualité dramatique. Il doit éveiller à tout le moins des regrets et des remords. Hitler n'aurait pas pris le pouvoir, les divisions soviétiques ne seraient pas à nos portes, l'Europe ne serait pas démantelée, exsangue, réduite à la mendicité si, il y a vingt ans, on avait écouté Lyautey.

Il avait jeté d'autres bouteilles à la mer, multiplié jusqu'au dernier jour les messages d'outre-tombe. S'il aimait tant s'entourer de jeunes, les attirer autour de lui, c'était pour leur communiquer l'étincelle. Parce qu'au plus noir de son désespoir, il refusait encore de désespérer, parce qu'il pensait qu'un jour ces étudiants, ces boy-scouts seraient des hommes. Alors ils se souviendraient, ils comprendraient, ils agiraient. Un jour, eux ou d'autres, des inconnus, l'entendraient, lui qui criait encore du fond de son cercueil :

« Les vieilles formules ont fait leur temps. Il ne s'agit plus d'ajuster ses besicles, de tirer des codes des rayonnages, de compulser méticuleusement des précédents, de s'empêtrer dans des réglementations minutieuses. Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est voir le but, toujours le but, et *seulement le but*, et constamment y adapter les moyens pour l'atteindre dans le plus bref délai. Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est VOIR TOUJOURS PLUS LARGE, regarder toujours plus avant, et réaliser... Je voudrais pouvoir me décupler pour être près de chacun de vous et vous dire : ne coupez pas de cheveux en quatre, laissez toutes ces vétilles : concluez, aboutissez, RÉALISEZ... (1) »

(1) Citation tirée de *Paroles d'action*.

LE SALON : LES ARTISTES FRAN

« Vierge et Enfant » (céramique).

Le Salon des Artistes français et celui de la « Nationale » se réclament tous deux de la plus pure tradition française. Ou du moins le croient-ils ! Nous ne voudrions pas jouer sur les mots ; toutefois, entre la tradition et la routine, il nous semble qu'il conviendrait d'employer ce dernier terme pour la plupart des maîtres officiels qui composent, depuis le début du siècle, le Salon.

Pourquoi, peut-on se demander, ce conformisme devant la nature ? Est-ce parce que ces artistes, conscients de l'éducation reçue dans les ateliers officiels où ils ont séjourné, ne cherchent pas à éliminer les conseils donnés par leurs maîtres, ou plutôt serait-ce parce qu'ils appliquent une formule qu'ils croient bonne, mais qui aliène totalement leur personnalité et leurs dons ? Quoi qu'il en soit, la plupart des artistes du Salon paraissent ne pas vouloir évoluer vers un art vivant, réel, mais préfèrent se confiner dans un formalisme étroit qui ne peut que leur nuire.

Et pourtant, cette année, le Salon nous semble meilleur que l'an dernier. On relève de temps à autre des tentatives de redressement, des innovations de liberté technique qu'il convient de souligner. Il ne s'agit, bien sûr, que de quelques isolés qui repoussent encore timidement l'enseignement dogmatique des maîtres officiels, mais ceci est encourageant. Il reste encore beaucoup à accomplir, sinon tout à faire, pour bannir cet esprit de routine dont nous parlions plus haut.

Nous sommes d'accord qu'une discipline est nécessaire, mais elle doit émaner de l'artiste lui-même, et non du public ; l'artiste doit s'imposer certains renoncements, ou alors il se trompe lui-même et trompe l'art, ce qui est pire.

« Le Salon, notait René Huyghe, ne nie pas l'art moderne, il cherche à le rendre acceptable à son public. Il réduit son rôle à une entreprise de transaction ; il veut assimiler des tentatives nouvelles ce qu'elles ont de « raisonnable », les utiliser pour donner une saveur inédite à la vision réaliste et normale. Le Salon n'est plus une force opposée à une force, une esthétique opposée à une esthétique ; il accepte tout à condition de ne point choquer ; il réduit son rôle à n'être plus qu'un élément modérateur, banalisateur ; il s'est bien réduit à sa tâche artisanale, puisqu'il ne veut plus imposer une conception ou une doctrine, mais seulement fournir un art à la portée des petites bourses intellectuelles. Le Salon ne veut plus qu'accomplir un travail consciencieux, appliqué, vulgarisateur. »

Entre ces théories et ces formules sagement appliquées par les maîtres du Salon et l'artiste qui veut être neuf à tout prix, quitte à créer des incohérences, il doit y avoir, nous semble-t-il, un compromis. En art, plus que partout ailleurs, le sectarisme est chose néfaste. C'est pourquoi, à notre avis, le meilleur de ce Salon se trouve dans l'exposition des élèves de l'École des Beaux-Arts, invités par la Nationale, et dans les envois des artistes qui ont pratiqué les arts appliqués.

Parmi les envois des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, on relève plusieurs tentatives intéressantes d'évasion des motifs et des conceptions banales de l'Ecole. Ce sont des compositions plus originales, plus vivantes, des toiles au graphisme accusé ou à la couleur harmonieuse, dont la technique offre une assez grande liberté d'exécution.

Pour les arts appliqués, nous avons trouvé des œuvres vraiment personnelles dont l'intérêt artistique est indéniable. En premier lieu, il convient de citer une *Vierge* en céramique qui ne porte pas de numéro et dont on n'a pu nous indiquer l'auteur au Salon. Elle se trouve dans la salle H et nous a frappé par la grande délicatesse des formes et par l'esprit qui anime l'œuvre elle-même ; l'idée de l'auteur d'avoir présenté l'Enfant Jésus tenu par sa mère droit devant elle et formant une croix est à retenir. Le modelé même est très souple et sensible, et les coloris, raffinés.

Dans cette même salle, un paravent en laque indochinoise, *le Roi et la Reine,* par Pierre Dunand, est une pièce dont la composition sobre, l'élégance ne sauraient échapper. Le graphisme primitif des formes, la composition pleine d'esprit, les taches colorées en font aussi une des meilleures œuvres de cette section.

A l'entrée, un vitrail de Hanssen et Thomas, *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien,* est une œuvre franche, directe et harmonieuse dans sa composition. La lumière joue admirablement dans les rouges, dont la diversité est très nuancée.

Enfin, une *Grille d'intérieur,* en fer forgé, par Claeyssens, manifeste du goût de son auteur : les lignes sont sobres, l'arabesque, agréable, ce qui montre, une fois de plus, que la simplicité est toujours un signe d'art.

J.-O. Maes. «

F. Gall. « L'Atelier du peintre. »

F. Truffaut. « Les Régates a Deauville. »

P. Dunand. Para

IS ET LA NATIONALE

DRAPERIE » (BOIS).

Parmi les sculptures, signalons plus particulièrement un grand nu féminin, en pierre, placé à l'entrée de la Nationale, dont la « construction » et le rythme des lignes et des volumes sont fort beaux, et, aux Artistes français, la *Femme nue à la draperie,* sculpture sur bois de Maes, dans laquelle on retrouve le souvenir de certaines sculptures sur bois de l'école allemande primitive : front bombé du personnage, ampleur des lignes et des formes ; c'est une œuvre vraiment digne d'intérêt, comme les autres sculptures de ce même auteur, dont certaine semble sortir du bois brut. Enfin, une *Sainte Famille,* de Bertoni.

Pour la peinture, nous avons relevé au hasard de notre promenade les œuvres suivantes : aux Artistes français : un *Attelage dans le chemin ensoleillé,* par Fernand Maillaud, ce chantre de la Creuse dont l'art révèle une poésie sincère de terroir ; *l'Atelier du peintre,* par François Gall, dont les dons de coloriste sont indéniables et chez qui se combinent les influences de Cézanne et de Van Gogh ; ce peintre pourrait se rattacher au groupe des Fauves par son lyrisme et sa conception artistique. Voici un *Paysage,* froid et schématique, mais personnel et lumineux, d'Alfred Giess, puis des animaux de Jouve, un *Ours blanc* et une *Panthère noire* très dessinée, et encore des *Baigneuses,* de M^me^ Denise Lemaire, qui subit l'influence lointaine de Gauguin, des *Femmes djermas du Niger,* par Monique Cras, *l'Eglise de Thann,* de Jean Lamoureux, une *Nature morte,* de Corlin, une *Vénerie,* de Charles Cerny, une *Nature morte,* de Jean Maxence, une *Vue de Bretagne,* de M^me^ Cécile Ravallec, etc.

A la Nationale, de jolis *Bouquets de fleurs,* par Henry Déziré, dans des symphonies de blancs et rouges, des *Marines* de Truffaut, aux voiles légères que le vent pousse sur la mer irisée, montrent la tradition impressionniste de l'auteur. Les *Paysages imaginaires* de Tristan Klingsor ont une certaine froideur, de même que le *Portrait de femme* de De Riemsdyk et la *Nature morte aux boules de verre,* de Sandez, destinée à l'Ambassade de France à Berne. Voici enfin quelques notations amusantes de Pierre Dubaut, des *Equipages* dans l'esprit de Constantin Guys, deux *Paysages* d'Hervige, solidement construits, des *Vues de Paris* de Michel Georges-Michel, une aquarelle de *Neige* de Gilles Cimetière, des *Paysages* de Marcel Belle, etc.

Le Salon de la France d'outre-mer compte peu d'œuvres dont l'intérêt vaille la peine de les signaler ; les sculptures sont moins mauvaises, dans l'ensemble, que les peintures ; toutefois, on découvre peu d'œuvres vraiment originales et, par contre, elles possèdent presque toutes cette exagération d'exotisme qui est l'apanage de leurs auteurs.

En ressortant du Salon, le critique ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil vers le passé, en songeant avec une certaine tristesse à la vogue considérable dont jouissait le Salon au cours du XIX^e^ siècle. C'est alors que de nombreux peintres d'avant-garde y avaient une place et que, généralement, la plupart de ces peintres y possédaient une place d'honneur : Delacroix, Corot, Courbet, Manet et bien d'autres encore. Il serait à souhaiter que la multiplicité actuelle des Salons soit réduite et que le Salon puisse redevenir, sinon ce qu'il était à son origine (qui remonte à 1673), c'est-à-dire un groupement des grands noms de la peinture française, du moins un ensemble cohérent de personnalités dignes de figurer dans le palmarès de la peinture française contemporaine. Pourquoi le jury élimine-t-il chaque année des novateurs, puisque, à chaque génération, le Salon détache une équipe d'artistes qui, avec une vingtaine d'années de retard, adapte tel ou tel mouvement d'avant-garde ? Pourquoi ces concessions aux formes vivantes de l'art ne s'opèrent-elles pas à ses débuts, plutôt que lorsqu'elles deviennent sinon périmées, du moins déjà quelque peu désuètes ? Ce dogmatisme intransigeant, ces barrières, ce sectarisme ne sont plus de mise. Il n'y a pas de cloisonnement dans l'art, et de sa perméabilité, de l'effort constant et renouvelé de tous les artistes, de tous les groupements, de toutes les formules ou de toutes les idées une nouvelle conception artistique se dégage, prend forme et permet le jaillissement du génie. Demeurer dans la tradition est bien, s'y complaire sans chercher la moindre évasion devient une routine ; c'est pourquoi l'art du Salon depuis de longues années est dans une impasse. Pourquoi ne pas tenter d'en sortir ?

M. S.

DE RIEMSDYK. « PORTRAIT DE FEMME. »

H. DÉZIRÉ. « FLEURS. »

QUE INDOCHINOISE.

F. MAILLAUD. « ATTELAGE DANS LE CHEMIN ENSOLEILLÉ. »

T.-G. HANSSEN ET G. THOMAS. VITRAIL (DÉTAIL).

LE GRAND PHARE ET LES QUAIS DÉTRUITS EN 1940 SUR LE CHENAL.

UN SCAPHANDRIER DESCEND POUR VISITER LE FOND NOUVELLEMENT DÉGAGÉ.

DUNKERQUE PORT ET CHANTIERS

Alternant avec les reportages sur les arsenaux, **France-Illustration** *montrera également dans plusieurs articles ce que sont devenus les principaux ports de commerce. Les ports, a-t-on dit, sont les poumons d'un pays. Grâce à l'effort des ingénieurs et des ouvriers ils se remettent peu à peu des terribles blessures que l'ennemi leur a infligées à eux aussi. Ce qu'a été la peine des hommes chargés de cette tâche, ce que sont les projets et les travaux déjà en cours grâce auxquels nos ports récupéreront toutes leurs possibilités : c'est ce que nous essaierons de montrer.*

Deux constructions massives dominent le port de Dunkerque : l'une est le grand silo à grains, dont la masse cubique se dresse sur une hauteur de 42 mètres, deux fois la hauteur d'un immeuble à cinq étages, l'autre, plus ramassée, est celle d'un « bunker » construit par les Allemands pour protéger les grandes portes de la nouvelle écluse. C'est de la plate-forme supérieure de cette masse bétonnée que l'on peut le mieux observer l'accès du port en même temps que l'étendue de ses bassins. Je m'y trouvais récemment, par une claire et belle matinée, en compagnie du commandant Raoul, qui dirige le service du pilotage de Dunkerque. Une brume légère estompait les lointains ; çà et là, quelques fumées s'élevaient, signalant un cargo en partance dans une des darses ; un peu partout on apercevait, découpant leurs grêles silhouettes sur un ciel très pur, les bras des nouvelles grues venues remplacer les 186 engins détruits par les Allemands ; 186 sur 187 de l'outillage du port en 1940 ! Seule, la grue flottante de 10 tonnes avait été retrouvée en état de marche à la libération ; toutes les autres, systématiquement sabotées, avaient, pour la plupart, été précipitées dans les darses en un amas indescriptible de ferrailles enchevêtrées et englouées par la vase et par le sable. Et de ces débris on avait pu récupérer et réparer sept grues seulement !

Devant nous s'étendait la grande écluse, longue de 280 mètres, large de 40 mètres. Pas une ride ne froissait la surface lisse de son plan d'eau. « Vous voyez cet amas de tôles, me fit mon compagnon en me désignant une invraisemblable accumulation de débris rouillés qui encombraient un terre-plein voisin : il y en a pour 7.000 tonnes... C'est tout ce que l'on a retiré de l'écluse après avoir découpé cette ferraille au chalumeau et l'avoir extraite, non sans peine, de sa gangue de vase. — Sans doute, l'épave d'un cargo coulé par les Allemands pour bloquer l'entrée ? fis-je. — Une épave, répondit Raoul, il y en avait quinze ! On a pu y dénombrer cinq remorqueurs, cinq chalands, deux aspirateurs à grains, une grue de 20 tonnes, un chalutier et un bateau-citerne. Et, ajouta-t-il, il a fallu se livrer à la même opération pour les deux autres écluses, Guillain et Trystram, dans lesquelles l'ennemi avait entassé respectivement huit et sept épaves ! »

Aujourd'hui, la grande écluse et Guillain sont de nouveau en service ; les bajoyers effondrés ont été relevés, les portes détruites ou gravement endommagées ont été remplacées ou réparées ; mais Trystram est encore inutilisable. Les destructions infligées par les Allemands à l'infrastructure du port ont, en effet, été considérables et les blessures infligées, profondes. Les trois jetées fermant

LE SERVICE DU PILOTAGE EFFECTUE SOUVENT DES SONDAGES DANS L'AVANT-PORT.

UNE DRAGUEUSE EN ACTION DANS LE CHENAL.

SPECT D'UN DES BASSINS DU GRAND PORT DE COMMERCE DE DUNKERQUE.

LES TUYAUX QUI CONDUISENT LE BLÉ DU BATEAU AU SOUTERRAIN.

NAVALS EN PLEINE RENAISSANCE

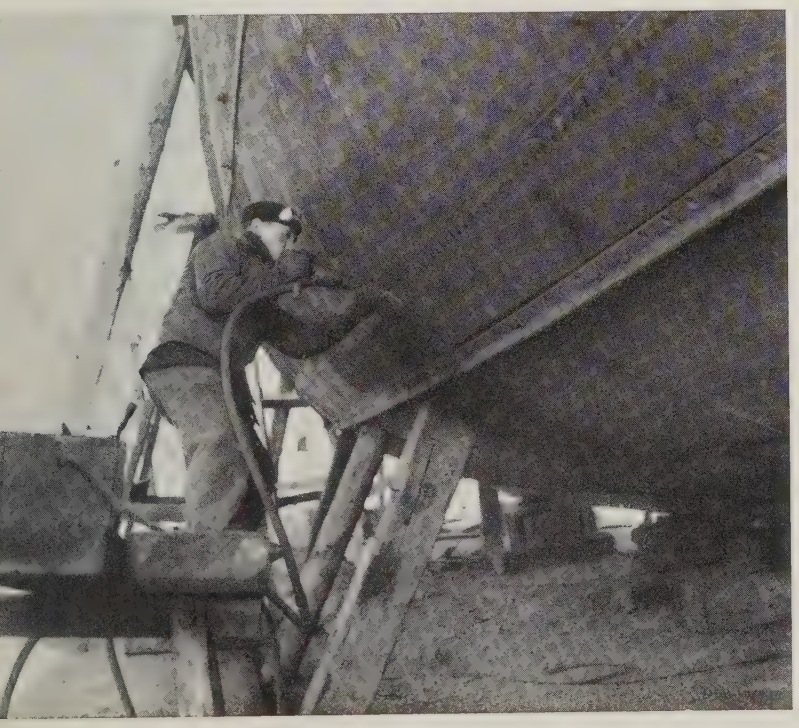
avant-port avaient été coupées et la principale brèche de l'une d'elles mesurait 20 mètres. Sur les 12.000 mètres de quai existant avant la guerre, 546 seulement r 4.500 demeurés intacts pouvaient recevoir des navires de fort tirant d'eau. n peu partout gisaient des épaves : on en comptait plus d'une centaine. eaucoup avaient été coulées pendant les dernières journées de l'occupation nnemie, là où le commandement allemand avait jugé qu'elles gêneraient le plus. n barrage serré de dix-huit bâtiments, dont plusieurs cargos ou chalands remplis e ciment, obstruait en particulier le chenal conduisant au port d'échouage et ux deux écluses qui commandaient alors l'accès des bassins, car la grande entrée était pas encore terminée. Partout, des mines avaient été posées dans les bassins sur les quais. Ce fut la première difficulté lorsqu'on entreprit le déblaiement u port, car l'expérience montra bientôt que le plan de pose remis par l'ennemi rs de la capitulation comportait de nombreuses erreurs. En outre, sur cette côte blonneuse où les courants sont violents et où il faut lutter constamment pour aintenir la profondeur des passes, la destruction des portes d'écluse avait traîné un envasement considérable du port : il atteignait 5 mètres, parfois avantage. Les mines s'étaient enlisées dans la vase, et le sable et les moyens bituels de dragage se révélèrent vite inopérants. Le procédé des contre-mines, r exemple, ne fit sauter qu'un seul de ces engins et celui des dragages magnéques ne donna aucun résultat. « Afin de nous en débarrasser, me dit Raoul, il a llu se résoudre à une mesure extrême, la recherche des mines par une quarantaine scaphandriers explorant, mètre par mètre, le fond des bassins. » Pour les guider ans cette tâche, qui paraissait impossible, des câbles reposant sur le fond délimient des bandes d'environ un mètre de large et, dans chacune, un scaphandrier avançait lentement, sondant, pied à pied, la vase avec un bâton phosphoreux. Deux mines seulement furent retrouvées par ce procédé ; d'autres échappèrent à cette recherche méthodique, mais lorsque plusieurs fois des dragues en remontèrent dans leurs godets la chance voulut qu'elles n'éclatassent pas.

Un petit vapeur sortait du port. « Un de mes administrés, déclara Raoul ; ce fut, là encore, une rude tâche pour les Dunkerquois que de piloter les bateaux faisant tête sur leur port, car le balisage était complètement détruit. »

Certes, le port de Dunkerque s'ouvre sur une excellente rade naturelle, bien abritée par la ceinture des hauts-fonds des fameux bancs de Flandre ; mais la navigation dans ces bancs est difficile et même dangereuse et les accès de la rade étaient commandés par des passes soigneusement balisées. Dans ces parages, où la nature du sol sous-marin est instable et meuble et ne permet pas de planter des feux sur support fixe : tourelles ou pylônes, on doit prévoir le mouillage de bateaux-feu, c'est-à-dire de phares flottants ; or les trois bateaux-feu modernes qui marquaient les grandes passes d'accès de l'est et de l'ouest avaient disparu. Victime des journées dramatiques de l'évacuation, le *Ruytingen* avait sombré le premier, coulé par une attaque en piqué des redoutables stukas, le 25 mai 1940. Le *Dyck* et le *Sandiette*, que les Parisiens ont pu voir tout flambant neufs, lors de l'Exposition de 1937, amarrés près du pont de la Concorde, avaient été transformés par la Kriegsmarine en batteries flottantes de D. C. A. et remorqués au large de La Rochelle, où le second devait disparaître dans l'explosion d'une mine.

Ce port terriblement meurtri est pourtant en pleine renaissance. Lorsque, le 26 février dernier, M. Christian Pineau, ministre des Travaux publics, des Transports et de la Marine marchande, est venu présider à Dunkerque au

OUVRIER TRAVAILLANT A LA RÉPARATION D'UN BATEAU.



LE PAQUEBOT « COMPIÈGNE », DONT LA REMISE EN ÉTAT VA ÊTRE ACHEVÉE.

lancement d'un grand pétrolier, le président de la Chambre de commerce a pu lui montrer un port ayant déjà retrouvé une partie de ses moyens et qui est en mesure d'assurer la moitié de son trafic d'avant guerre. En 1938, celui-ci s'était élevé à 4.300.000 tonnes, dont les deux cinquièmes à l'exportation ; ce pourcentage, élevé pour notre pays, marque bien l'importance de Dunkerque dans la prospérité de la riche et industrieuse région du Nord. Le port, point d'aboutissement ou d'escale de soixante-dix lignes de navigation régulière dont vingt-six sous pavillon français, était relié à cette région par un très dense réseau de voies ferrées et de routes et par trois voies fluviales communiquant directement avec les bassins maritimes et acheminant à elles seules 30 % du trafic.

Le port de Dunkerque se compose en gros de deux groupes de bassins, les anciens, antérieurs à la guerre de 1914, communiquant avec la mer par les écluses Trystam et Guillain, et les nouvelles darses, commencées depuis 1918 grâce aux prestations allemandes et desservies par la nouvelle grande écluse. Fin 1945, un balisage provisoire des entrées du port était en place ; en 1946, on procéda surtout au relevage des épaves encombrant les bassins et à l'établissement de passes au travers des obstructions les plus importantes dans le chenal. Plusieurs centaines de tonnes de flotteurs que soulevaient les mouvements de la marée, l'utilisation d'un ponton-mâture emprunté au port de Boulogne permirent au Service maritime du port de mener cette tâche à bien. En même temps, on relevait les maçonneries des quais, effondrées à leur base par des explosions, et, à partir de mai 1946, on put reprendre les dragages dans le port.

Aujourd'hui, trois sur cinq des grandes darses, en dehors des anciens bassins, peuvent de nouveau recevoir les grands navires de mer. Une quatrième sera remise en service d'ici la fin de l'année ; fermée par un batardeau, on y a fortement abaissé le plan d'eau pour pouvoir travailler. Partout, on met en place de nouvelles grues : une cinquantaine sont encore attendues cette année, les unes venant des Etats-Unis, les autres, d'ateliers français ; partout, de nouveaux hangars s'édifient ; le silo à grains a été remis en marche ; d'ici peu, on achèvera l'entrepôt des sucres et on commencera la construction d'un grand chais à vins et d'un hangar neuf pour les textiles. Enfin, le dispositif d'accostage du ferry-boat Dunkerque-Douvres fonctionne depuis décembre et, chaque jour, plusieurs trains de voyageurs, de fruits et de primeurs sont acheminés sur l'Angleterre par cette voie.

Adossés à l'un des fameux « bastions » d'où l'amiral Nord dirigea, en 1940, l'évacuation des armées française et britannique refluant de la Belgique, et dont les défenseurs de Dunkerque se souviennent bien, s'élèvent les cales et les ateliers d'un des plus importants chantiers navals de France. Eux aussi ont été ravagés par l'occupant en 1945. Assiégés pendant neuf mois, les Allemands eurent tout le temps pour préparer leurs destructions, et, comme pour tant d'autres de nos ports, ils procédèrent avec science et méthode, voulant que les blessures infligées fussent inguérissables. Là encore, les Dunkerquois peuvent s'enorgueillir de la rénovation d'une des plus importantes activités de leur ville, et c'est pourquoi la municipalité avait obtenu sans peine que le ministre des Travaux publics vînt rehausser de sa présence la mise à l'eau du premier grand navire construit à Dunkerque depuis la libération. (« *France-Illustration* » *du 6 mars.*)

Le pétrolier *la Saône,* lancé ce jour-là, est un des quatre grands ravitailleurs d'escadre que la marine nationale avait commandés en 1939 ; fin mai 1940, les coques des deux premiers approchaient de leur lancement. Ells sortirent presque indemnes de l' « enfer de Dunkerque ». Les Allemands auraient apprécié les services de ces deux beaux navires à grand rayon d'action, capables de filer dix-huit nœuds. Ils eussent été d'utiles forceurs de blocus pour seconder les U-Boote et les croiseurs auxiliaires dans leur action de corsaires. La Kriegsmarine tenta vainement de précipiter leur achèvement. Les années s'écoulèrent et, premier miracle, miracle de l'esprit de résistance celui-là, septembre 1944 arriva sans que les Allemands aient jamais pu obtenir qu'ils quittassent leurs cales : toujours il manquait quelque pièce essentielle pour les terminer ! Ils se vengèrent le 10 mai 1945 en les sabotant cruellement. La masse rougeâtre des deux immenses coques continuait bien à dominer le port et les chantiers en ruine, mais leur état ne correspondait plus au bon aspect apparent qu'elles présentaient à distance. Soulevés par l'explosion de fortes charges qui avaient ouvert d'énorms brèches dans leurs fonds, les deux pétroliers étaient retombés obliquement sur leurs cales, déplaçant et écrasant les bois d'attinage et les bers de lancement. Les premiers experts consultés conclurent à l'impossibilité de récupérer les bâtiments et à la nécessité de les découper pour retrouver 12.000 tonnes de ferrailles.

M. Lefol, le directeur des Chantiers de France, et ses ingénieurs avaient, eux, conservé l'espoir de sauver les navires : ils surent se faire écouter et un nouveau miracle se produisit. On renforça et on étaya les coques pour éviter qu'elles ne se cassent davantage et, supportées par quarante-huit vérins de 200 tonnes, les deux masses de 160 mètres de long, pesant 6.000 tonnes chacune, furent soulevées pouce par pouce, puis remises d'aplomb dans l'alignement des cales après que celles-ci eussent été réparées. Neuf années auront séparé la pose de la première tôle et l'achèvement du premier des deux pétroliers : en temps normal, il en eût fallu un peu moins de deux, mais quand, dans quelques mois, *la Saône* puis *la Seine* appareilleront, les ingénieurs et les ouvriers des Chantiers de France pourront s'enorgueillir d'avoir donné au monde une des plus belles démonstrations de l'ingéniosité et de la qualité du travail français, car le relèvement de ces pétroliers sur leur cale marquera dans l'histoire de nos chantiers navals. Nulle récompense ne fut mieux méritée dans les constructions navales que le ruban rouge décerné par M. Christian Pineau à l'ingénieur qui eut le mérite de diriger avec succès cette difficile opération : M. Kérvélu.

Des entreprises et, surtout, des réussites de ce genre ne peuvent que nous donner confiance dans l'avenir de notre pays. La rapide restauration de nos chemins de fer, les barrages hydro-électriques qui entrent en service, le relevage dans nos ports des bâtiments coulés, la reconstruction de nos ports, qui malgré leurs blessures, ont su faire face à tous nos besoins depuis trois ans, la remise en état de nos chantiers navals, poursuivie dans le silence, mais grâce à laquelle il n'est plus de mois qui ne voie, maintenant, le lancement de quelques-unes des nouvelles unités indispensables à notre flotte commerciale et de pêche, doivent être pour les Français autant de raisons de réconfort. Ces résultats donnent la vraie physionomie du pays. Ils sont aussi la démonstration que dans cette entreprise gigantesque du relèvement de la France ont doit compter surtout sur les gens de métier et qu'il faut tabler au premier chef sur les organismes, corps de l'État ou grandes entreprises publiques et privées, dont les cadres et le personnel ouvrier ont une solide expérienec professionnelle, éprouvée par une longue tradition.

Henry Le Masson.

Vue de l'avant-port avec le ferry-boat en route pour Douvres.

Une partie des bassins modernes du port. Au premier plan, les installations d'accostage du ferry-boat Dunkerque-Douvres.

Accouplement du ferry avec la terre par une passerelle mobile.

DEUX VICTOIRES FRANÇAISES A ULM 1805-1945

par le commandant PIERRE LYET

IL y a trois ans, le 24 avril 1945, la prise de la vieille cité historique d'Ulm marquait l'aboutissement victorieux de la « course au Danube » menée par la Ire Armée française du général de Lattre de Tassigny, partie du Rhin trois semaines auparavant en liaison avec la VIIe Armée américaine du général Patch.

L'armée française renouvelait ainsi, après un siècle et demi, l'exploit de la Grande Armée napoléonienne, qui, également partie du Rhin, atteignait le Danube après une marche extrêmement rapide et forçait à capituler l'armée autrichienne encerclée dans la forteresse d'Ulm.

C'était en 1805. François II, empereur d'Autriche, venait de lancer sans déclaration de guerre une armée de 80.000 hommes sur la Bavière, devenue depuis peu l'alliée de Napoléon. Les Autrichiens, installés dans la région d'Ulm, estimaient que la Grande Armée rassemblée au camp de Boulogne ne parviendrait pas au Danube avant que leurs alliés, les Russes, fussent venus les renforcer. Mais l'empereur d'Autriche avait compté sans la lenteur, devenue proverbiale à l'époque, des armées du tsar Alexandre et n'avait pas soupçonné la prodigieuse maniabilité de la nouvelle armée de Napoléon.

Celui-ci avait dit : « Ils ne s'attendent pas avec quelle rapidité je ferai pirouetter mes 200.000 hommes ! » Effectivement, en moins d'un mois, de fin août à fin septembre 1805, la Grande Armée se portait de la Manche au Rhin, puis franchissait le fleuve à Strasbourg, Spire, Mannheim, Mayence, se glissait par les vallées du Main et du Neckar et, pivotant autour de Stuttgart, se rabattait en direction du Danube qu'elle atteignait en aval d'Ulm au milieu d'octobre. Remontant alors la vallée, les colonnes françaises bousculaient et taillaient en pièces les détachements autrichiens. Gunsbourg, Memmingen et surtout Elchingen, autant de victoires au cours desquelles l'armée ennemie se trouvait disloquée, progressivement refoulée dans Ulm, encerclée et contrainte à la capitulation le 17 octobre.

Le sixième bulletin de la Grande Armée, daté du 26 Vendémiaire an XIV (18 octobre), signalait : « La journée d'Ulm a été l'une des plus belles journées de l'histoire de France. »

Au cours des années suivantes et jusqu'en 1809, l'armée française devait reprendre plusieurs fois les routes de l'Allemagne du Sud ou de l'Autriche, mais, depuis les campagnes napoléoniennes, elle n'avait jamais eu l'occasion de pénétrer profondément en direction du Danube. En 1870, notre sol avait été envahi sans que nos armées vaincues aient pu rejeter l'ennemi au delà de nos frontières.

L'année 1918 nous avait apporté la victoire après quatre ans d'occupation d'une partie de la France, mais cette victoire ne nous laissait cependant pas la joie de repousser jusque sur leur territoire les armées de l'envahisseur de 1914.

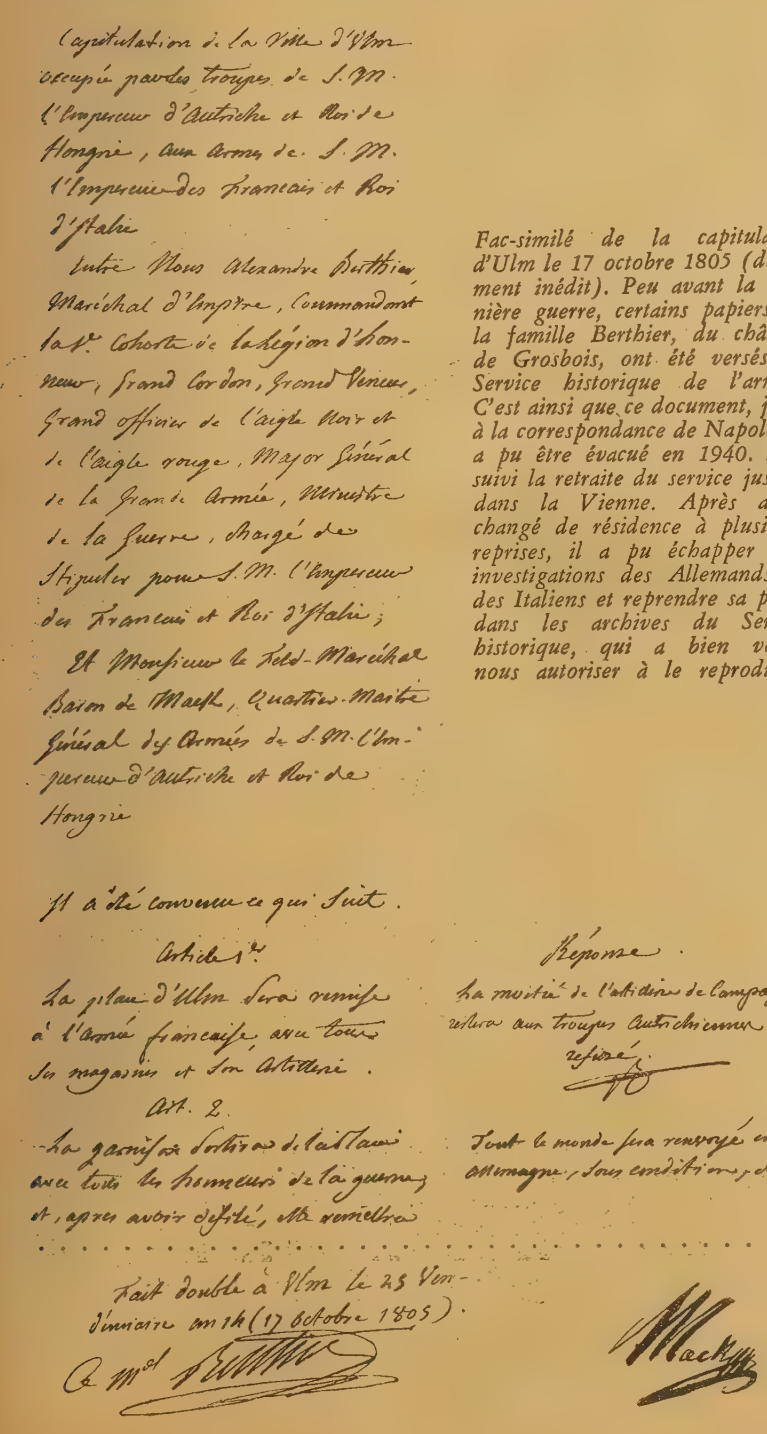
Puis, une nouvelle fois, la terre française était violée en 1940 et quatre longues années d'occupation nous faisaient crier notre espoir de pouvoir un jour faire subir à l'ennemi, sur son propre sol, l'outrage qu'il nous avait si souvent infligé. Enfin, 1945 nous apportait cette joie, après celle de la libération.

Dans les derniers jours de mars, sur toute la ligne du Rhin se déclenche l'offensive générale des Alliés. A travers l'Allemagne du Nord, où vont opérer les Américains et les Britanniques, Berlin constitue l'objectif lointain. En Allemagne du Sud, théâtre d'opérations des IIIe et VIIe Armées américaines ainsi que de la Ire Armée française, dont la base de départ s'étend maintenant de la frontière suisse à la région de Spire, le but final est l'Autriche, après conquête, de part et d'autre du Danube, des provinces du Wurtemberg et de la Bavière. C'est dans cette dernière direction que l'on s'attend à rencontrer les dernières résistances de l'armée allemande.

Du 29 mars au 20 avril, les deux armées américaines, IIIe et VIIe, partant de la région Mannheim-Francfort et opérant un vaste mouvement tournant, atteignent une ligne générale Stuttgart-Nuremberg-abords de la frontière tchécoslovaque. A leur droite, la Ire Armée française franchit le Rhin, comme la Grande Armée de 1805, à Spire et Germersheim, puis se rabat vers le sud, s'empare de Karlsruhe et se fraye un passage à travers la Forêt Noire pour atteindre la véritable « plaque tournante » de Freudenstadt, en plein centre du dispositif ennemi. De là, par une manœuvre audacieuse, le 2e corps d'armée du général de Monsabert fait tomber Stuttgart le 21 avril en surprenant par derrière les forces allemandes. De Freudenstadt, où le général commandant la Ire Armée a rassemblé le 1er corps d'armée du général Béthouart jusqu'alors déployé à l'ouest du Rhin, est également partie la manœuvre en direction du sud visant à encercler les forces ennemies de la Forêt Noire et à atteindre le Danube. Les opérations se déroulent conformément au plan du général commandant l'armée : le 19, le Neckar est franchi ; le 20, les éléments blindés de la 1re D. B. poussés en pointe atteignent Rottweill, puis la course au Danube s'accélère et le 21, après un véritable rush, la 1re D. B., bousculant les défenses souvent opiniâtres de l'ennemi, débouche dans la vallée du Danube sur un front de 60 kilomètres et s'empare de plusieurs ponts intacts. Sigmaringen tombe entre nos mains le 22 au matin et les combattants du sous-groupement Vallin ont l'honneur de hisser le drapeau français sur le château des Hohenzollern.

Au cours de ces journées du 19 au 22, la VIIe Armée américaine, qui opère à la gauche de la Ire Armée, a également poussé en direction du Danube. Sa 10e division blindée a entrepris « une course folle », les chars marchant à 60 kilomètres à l'heure. Comme à l'armée française, les poches de résistance ennemies ont été dépassées... les divisions d'infanterie qui suivent les nettoieront ! Le 22, les blindés américains parviennent au fleuve, légèrement en retard sur les blindés français.

Le 23 avril, la Ire Armée française célèbre en même temps la chute de Stuttgart et son arrivée au Danube. Le fait ne s'étant pas produit depuis l'époque napoléonienne, il est normal que les souvenirs historiques transparaissent dans les ordres donnés à tous les échelons.



Capitulation de la Ville d'Ulm occupée par les troupes de S. M. l'Empereur d'Autriche et Roi de Hongrie, aux armes de S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie

Entre Nous Alexandre Berthier, Maréchal d'Empire, Commandant la Ire Cohorte de la Légion d'honneur, Grand Cordon, Grand Veneur, Grand Officier de l'Aigle noir et de l'Aigle rouge, Major Général de la Grande Armée, Ministre de la Guerre, chargé des Pouvoirs pour S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie ;

Et Monsieur le Feld-Maréchal Baron de Mack, Quartier-Maître Général des Armées de S. M. l'Empereur d'Autriche et Roi de Hongrie

Il a été convenu ce qui suit.

Article 1er

La place d'Ulm sera remise à l'armée française avec tous les magasins et son Artillerie.

Réponse.

La moitié de l'artillerie de campagne restera aux troupes autrichiennes

Refusé

Art. 2.

La garnison sortira de la Place avec tous les honneurs de la guerre, et, après avoir défilé, elle remettra

Tout le monde sera renvoyé en Allemagne, sous conditions, de

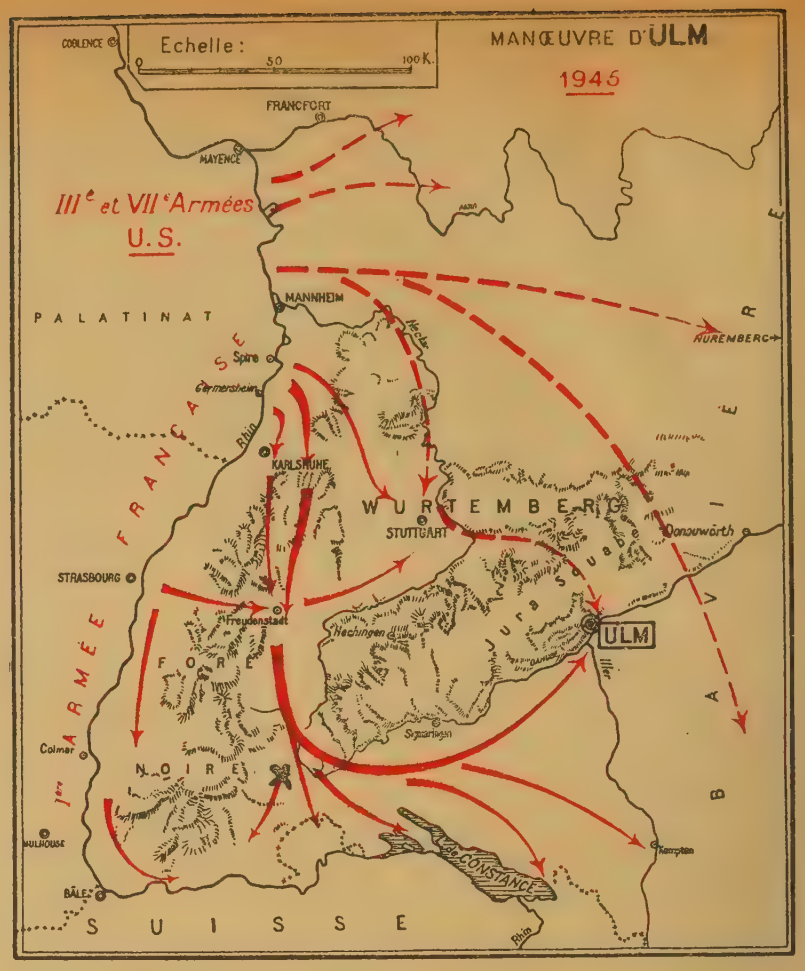
. . . . . .

Fait double à Ulm le 25 Vendémiaire an 14 (17 Octobre 1805).

Le Mal Berthier

Mack

Fac-similé de la capitulation d'Ulm le 17 octobre 1805 (document inédit). Peu avant la dernière guerre, certains papiers de la famille Berthier, du château de Grosbois, ont été versés au Service historique de l'armée. C'est ainsi que ce document, joint à la correspondance de Napoléon, a pu être évacué en 1940. Il a suivi la retraite du service jusque dans la Vienne. Après avoir changé de résidence à plusieurs reprises, il a pu échapper aux investigations des Allemands et des Italiens et reprendre sa place dans les archives du Service historique, qui a bien voulu nous autoriser à le reproduire.



A CENT QUARANTE ANS DE DISTANCE, LA MANŒUVRE POUR LA PRISE D'ULM EN PARTANT DU RHIN S'EST AVÉRÉE IDENTIQUE DANS SES GRANDES LIGNES.

Dès le 20, le général de Lattre a écrit : « L'ennemi ne paraît pas en mesure d'opposer une résistance cohérente dans la région du haut Neckar et du haut Danube. J'ai l'intention d'exploiter à fond cette situation pour — tout en menant jusqu'à sa conclusion la manœuvre d'enveloppement de la Forêt Noire — empêcher le rétablissement des forces ennemies sur le Jura Souabe par une manœuvre en direction d'Ulm. » Le 21 avril, il a précisé ses instructions au général Sudre commandant la 1re D. B. : « Voler sur Ulm, par tous les moyens, par tous les itinéraires. » Les colonels commandant les deux groupements qui s'ébranlent en direction de l'est par les deux rives du Danube reçoivent du général Sudre la note suivante : « La prise de la ville historique d'Ulm aura un retentissement dans le monde qui n'échappera à personne. Il importe qu'elle soit le fait des troupes françaises... Le général commandant la 1re division blindée compte que malgré la grande fatigue de certaines unités la division aura l'honneur d'entrer la première à Ulm. »

Tandis que les divisions d'infanterie du 1er corps d'armée poursuivront jusqu'au 26 avril la manœuvre d'anéantissement des forces allemandes de la Forêt Noire, où le 18e corps d'armée SS sera totalement détruit, la 1re D. B. s'épanouit au sud du Danube, poussant à la fois sur Ulm, Memmingen et Kempten.

Il apparaît probable que l'ennemi défendra la place d'Ulm, car des ordres ont été trouvés dans les archives capturées qui prescrivent de défendre « jusqu'aux extrêmes possibilités » les localités situées aux carrefours importants, ce qui est le cas. « Les commandants désignés dans chaque ville sont personnellement responsables. S'ils désobéissent à cette mission, ils seront condamnés à mort, de même que toutes les autorités civiles qui tenteront de les empêcher d'accomplir leur devoir. »

Bien que de nombreux détachements ennemis tourbillonnent dans la région sans liaison entre eux, d'autres se sont installés fortement, formant barrage sur les routes, et il ne faudrait pas croire que toute résistance ait cessé dans cette armée ennemie dont le moral est abattu, mais dans laquelle certains chefs fanatiques ne veulent pas s'avouer vaincus. De violents et brefs combats viennent couper la course folle de la Ire Armée ; cependant, nos blindés bousculent tout sur leur passage et parcourent 150 kilomètres en deux jours.

Le 23 avril, les ordres du général de Lattre peuvent se résumer ainsi : « Je veux Ulm ce soir. »

Tandis que le CC1 de la 1re D. B., sous les ordres du colonel Gruss, fonce par les deux rives du Danube, sous-groupement Doré au nord, sous-groupement Durosoy au sud, le CC2 du colonel Lehr progresse rapidement en direction de l'Iller. Sur la rive gauche du fleuve, la marche endiablée des colonnes françaises vient quelque peu mordre dans la zone américaine. Le général Patch, commandant la VIIe Armée américaine, relatera plus tard dans son historique que les difficultés de limites furent réglées rapidement entre le général Moriss, commandant la 10e division blindée U. S., et les camarades de la Ire Armée française « désireux d'entrer à Ulm en raison des souvenirs napoléoniens » et « menant la poursuite par tous les itinéraires ». Une phrase du général américain que l'on retrouve dans les rapports des commandants d'unités de la 1re D. B. caractérise bien cette fraternité de combat : « Entre blindés, nous nous entendrons toujours. »

En fait, après une prodigieuse charge coupée de combats — 85 kilomètres en treize heures — nous arrivons les premiers aux portes de la ville. Le peloton du lieutenant de Bellefond prend pied à 19 h. 30 dans les premières maisons, mais ne peut pénétrer profondément en raison des résistances très sérieuses qui se manifestent, appuyées de tirs nourris d'artillerie et de Panzerfaust. Cinq mille hommes sont signalés dans la ville.

Liaison prise avec les Américains, dont les éléments d'infanterie ont serré sur les blindés, il est convenu qu'Ulm sera attaqué le lendemain 24 avril à l'aube et que le quartier sud de la cathédrale est réservé comme secteur d'opérations pour les unités françaises.

Le 24, le sous-groupement Doré de la 1re D. B. française entre dans Ulm et achève le nettoyage de sa zone vers 13 heures, tandis que la 10e D. B. américaine et les unités d'infanterie poursuivent le combat dans d'autres quartiers, en particulier dans le Neu-Ulm où l'ennemi s'accroche désespérément. Plus au sud, le sous-groupement Durosoy pousse jusqu'à Iller. Comme l'indique l'historique de la VIIe Armée américaine en termes sobres et émouvants : « Le 25 avril, artillerie, mortiers, canons à engins autopropulsés demeurent silencieux. La ville d'Ulm est tombée. Elle est complètement dévastée. Les bâtiments moyenâgeux serrés autour de la cathédrale et de vastes quartiers au-dessous d'eux sont transformés en ruines. »

La chute de la cité historique d'Ulm est immédiatement suivie d'un message spécial du général de Lattre au général Patch : « Je désire exprimer la joie que nous ressentons à revenir, dans une union fraternelle avec votre armée, dans Ulm, plein de souvenirs historiques particulièrement chers aux soldats français... »

Ainsi les forces ennemies du Jura Souabe sont prises à revers. Bientôt pressées par la 2e D. I. M. française venant du nord et renforcée d'éléments de notre 5e D. B. et de blindés américains, elles tentent de s'échapper vers le sud. Mais, avec Ulm, la ligne du Danube est bien tenue et résiste à tous les efforts de l'ennemi. Toutefois, nos troupes doivent se multiplier pour faire face aux nombreuses attaques des détachements isolés ennemis qui infestent la région. Des milliers de prisonniers tombent chaque jour entre nos mains tandis que le nettoyage du pays fait tache d'huile en direction du sud-est. Les derniers restes de la XIXe Armée allemande sont anéantis.

Comme en 1805, cette armée ennemie pensait s'échapper et gagner le « réduit bavarois », mais nos blindés l'ont devancée de même que les soldats de Napoléon avaient devancé les régiments autrichiens.

Dans les « ordres du jour » de cette dernière semaine d'avril 1945 vibrent en écho lointain les phrases du bulletin de la Grande Armée du 26 Vendémiaire an XIV : « La journée d'Ulm a été l'une des plus belles journées de l'histoire de France... »

UNE GRANDE VENTE DE TABLEAUX ANCIENS

LA COLLECTION VICTOR DECOCK

Depuis 1939 aucune grande collection composée exclusivement de tableaux anciens n'avait été vendue à Paris. Les quatre-vingt-quatorze œuvres de maîtres flamands, hollandais et français du XV^e^ au XVIII^e^ siècle dispersées le 12 mai à la Galerie Charpentier par M^es^ Ader et Rheims, avec les experts Max-Kann et Catroux, constituent donc un événement artistique d'importance. Les Brueghel étaient particulièrement bien représentés : Jan (dit de Velours), par quatre peintures (paysages animés) et deux dessins ; Pieter II le Jeune (dit d'Enfer), par cinq importants panneaux (scènes populaires), et Abraham, par cet admirable *Bouquet de fleurs* sur bois.

Deux portraits par Corneille dit de Lyon, bien que Hollandais, une jeune femme et un homme, ont été spécialement remarqués, car les peintures de ce maître sont d'une grande rareté.

On peut en dire autant des deux peintures du maître anversois du XVII^e^ siècle, Van Uden, *les Agréments de l'hiver* et *la Collation champêtre.*

Les Hollandais Pieter Claesz, Dusart, Van Goyen, Heda, Cornelis de Heem, Willem Van Miéris, Claes Molenaer, Salomon Van Ruysdaël, et quatre toiles du Flamand David Teniers le Jeune figuraient également au catalogue autour du Maître des demi-figures qui honore l'école néerlandaise du XVI^e^ siècle et de Lucas Cranach.

Brueghel d'Enfer. « Le Printemps. »

Brueghel d'Enfer. « La Noce villageoise. »

Abraham Brueghel. « Fleurs. »

Le Maître des demi-figures. « La Liseuse. »

Corneille de Lyon. « Jeune Femme. »

L'ART
DANS LA SÉRIE

Nous avions publié dans notre numéro du 6 mars les réalisations faites dans le domaine du meuble de série par un groupe de jeunes décorateurs qui exposaient au Salon des Arts ménagers.

Les ensembles présentés, groupés sous le titre « l'Art dans la série », témoignaient non seulement d'une recherche du bon marché, mais aussi de la qualité et du goût.

Jusqu'alors les ensembles bon marché offerts au public étaient généralement de style douteux. L'acheteur disposant de moyens réduits était condamné à ne se voir présenter que des modèles inesthétiques.

Quelques décorateurs ont donc voulu réagir contre cette règle qui veut qu'en ameublement le bon marché soit généralement laid.

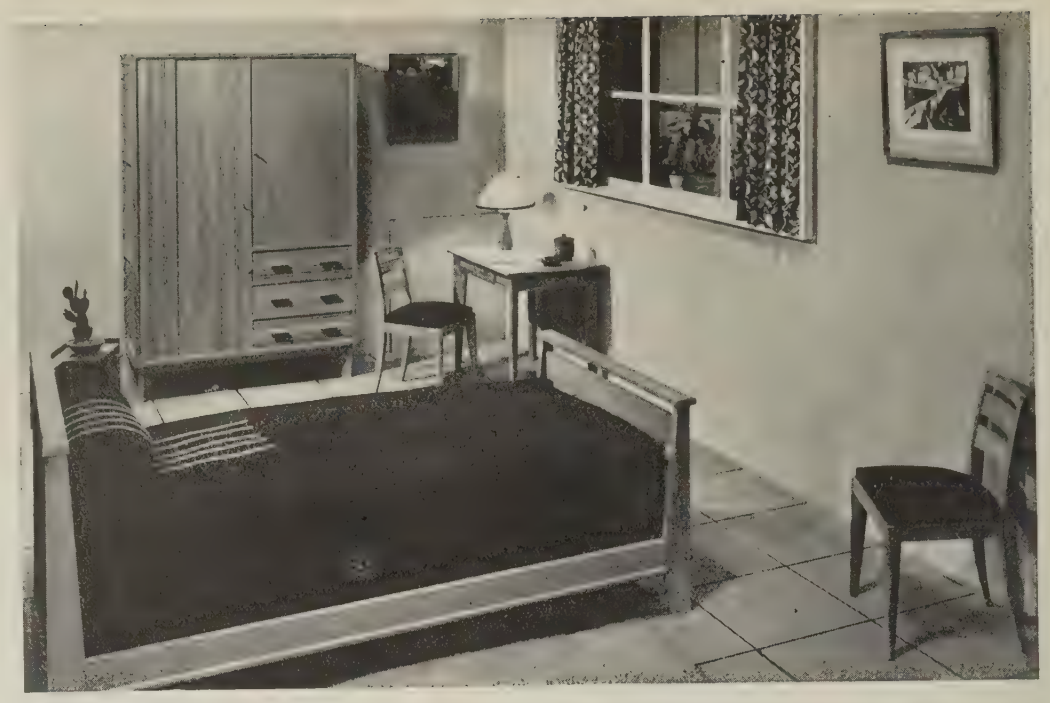
Parmi ceux-ci, quatre ensembliers dont les stands ont d'ailleurs particulièrement retenu l'attention du public au dernier Salon, MM. Durussel, Landault, Mottheau et Hauville, ont créé des mobiliers qui révolutionnent les conceptions actuelles de l'ameublement de série. Leur objectif est de mettre à la disposition de l'acheteur des meubles de fabrication simple qui répondent aux nécessités d'un intérieur moderne et dont l'entretien soit pratiquement nul grâce à l'emploi de matériaux peu fragiles, tels que le chêne naturel et les tubes d'acier.

Les quelques photographies que nous reproduisons donnent une idée des ensembles créés. Tous les meubles qui les composent sont fabriqués en grande série, ce qui a permis d'en abaisser le prix de revient. Ainsi, la chambre à coucher de M. Jacques Mottheau revient à moins de 50.000 francs. De même, les meubles en tubes d'acier présentés par M. Bernard Durussel coûtent en moyenne 5.000 à 6.000 francs.

Il est, de plus, intéressant de noter que la plupart des éléments composant ces meubles étant standards, il est possible de les utiliser en plusieurs combinaisons. Ainsi la bibliothèque à armature en tubes d'acier réalisée par M. Durussel peut être agrandie par la juxtaposition de nouveaux éléments. On peut ainsi obtenir toutes les hauteurs par multiples de 0 m. 50 et toutes les largeurs par multiples de 0 m. 70.

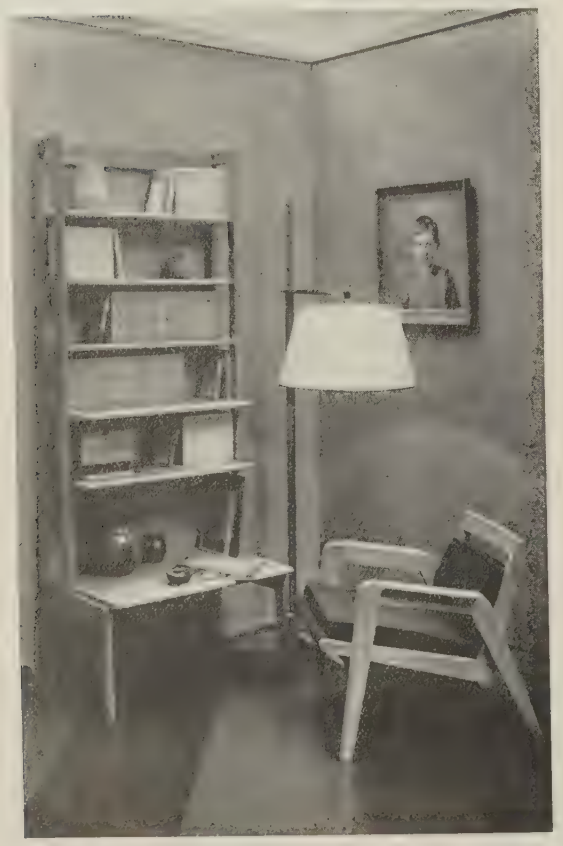
On voit que le meuble de série, tout en étant d'un prix abordable, est extrêmement pratique et s'harmonise parfaitement avec tout intérieur moderne.

Photographies J. Collas, Landault et Racroul.



JACQUES MOTTHEAU. — CHAMBRE A COUCHER EN CHÊNE CIRÉ.

ROGER LANDAULT. — SALLE A MANGER ÉDITÉE PAR LE STADIUM DU LOUVRE.



BIBLIOTHÈQUE EN CHÊNE DE JACQUES HAUVILLE.

BERNARD DURUSSEL. — MEUBLES EN TUBES D'ACIER.

LA NUIT DU GANT

La Chambre syndicale de la ganterie vient d'organiser de grandes journées à la gloire du gant. Depuis des siècles, l'habileté et le bon goût légendaires des artisans français ont porté au delà de nos frontières la renommée de nos créations. Gants d'agneau de Millau et Saint-Junien ; gants de chevreau de Grenoble, Paris et Chaumont ; gants de chamois de Niort ; gants de tissu de Vendôme, Lyon et Le Mans ; gants d'Irlande et de crochet de Bretagne et du Massif Central, de toutes ces villes et ces provinces qui perpétuent les traditions de qualité de la ganterie française. L'emploi dans ces divers centres de matières premières d'une qualité exceptionnelle ne justifie pas uniquement la suprématie de la ganterie française. La rare habileté de la main-d'œuvre employée concourt également à sa renommée. Cependant, d'autres pays d'Europe et l'Amérique elle-même concurrencent dangereusement la France.

Ces journées du gant, qui ont donné lieu à quelques manifestations très parisiennes, ont rappelé que dans le domaine de l'élégance et de la fantaisie la France restait imbattable.

L'Assemblée des Nations Unies décide de lancer un appel.

L'U. N. A. C.

Dans les pays ou la guerre est passée, des enfants ont faim.

Les Nations Unies ont décidé de lancer un appel en faveur de l'enfance malheureuse. L' « U. N. A. C. » (United Nation Appeal for Children) va entreprendre, dans quelques jours et simultanément dans les quarante-huit pays qui ont accepté d'y participer, une grande campagne pour que l'on vienne au secours des millions d'enfants qui ont faim et ont besoin d'aide.

Pour les sauver, il faut des milliards et des milliards. C'est pourquoi l'U. N. A. C. va demander que chacun consacre une journée de travail pour venir en aide aux enfants des pays dévastés par la guerre et abandonne le salaire de cette journée au fonds international.

Malheureusement, les secours actuels sont encore insuffisants.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Quand M. Loubet allait à Rome

VOILA cinquante ans que M. Jules Laroche, auteur de *Quinze ans à Rome avec Camille Barrère* (Plon), alla prendre son poste dans la Ville éternelle. Et c'est un autre monde qu'il évoque, souvent plus proche de celui de Stendhal ou de Chateaubriand que du nôtre. Certains traits de la vie matérielle suffisent à marquer ce qui nous en sépare. M. Laroche note à une page de ses souvenirs : « Depuis les jours de mon arrivée à Rome, une innovation avait marqué dans les annales de la chancellerie : l'introduction des machines à écrire. Ce fut la fin de cette grande écriture « diplomatique » qui faisait mon admiration dans les vieilles archives. » Plus loin il rappelle l'avènement de l'automobile : « Le développement de l'automobile avait modifié l'aspect de la grande cour du Quirinal, dont les sabots des chevaux frappaient naguère le pavé sonore quand les coupés allaient d'une allure majestueuse s'aligner devant le perron. Lorsque mon collègue le baron André de Ravignan s'était présenté un soir avec sa petite limousine, dont le ronronnement effrayait les attelages des autres voitures diplomatiques, il avait causé une sorte de scandale. » Et puis tout le monde s'y était mis, à commencer par le roi. Quant à la reine mère, l'automobile, en lui facilitant les voyages incognito, l'enchantait. Elle disait à M. Barrère : « L'odeur du pétrole, c'est pour moi l'odeur de la liberté. » Heureux temps ! Depuis que l'essence a fait marcher les chars d'assaut, ses relents ont parfois pour nous un autre parfum.

Quand nous parlons d'un autre monde, ce n'est pas seulement parce que les hommes qui l'animaient ont disparu. Il n'y a pas si longtemps, après tout, que Victor-Emmanuel est mort, et de Léon XIII à Pie XII la courbe de l'histoire n'est pas discontinue. Mais ce qui a changé du tout au tout, c'est le terrain même sur lequel les personnages évoluaient. De quoi s'occupe et de quoi peut nous parler un diplomate, à Rome ou ailleurs ? De la politique européenne. Or, c'est l'Europe qui n'est plus la même. Quand M. Jules Laroche apprenait à Rome le métier d'ambassadeur, il y voyait jouer, par exemple, entre autres influences, celle d'un Etat européen qui gardait en Italie et auprès du pape un prestige ancien et altier : l'Autriche. La jeune Allemagne, à Rome, pouvait se faire remarquer. Mais quand l'empire des Habsbourg se manifestait, c'était une grande ombre, soit tutélaire, soit menaçante, qui s'étendait sur le Vatican.

Quand s'ouvre le conclave de 1903, qui doit donner un successeur à Léon XIII, il est question du droit de veto. « Il avait été revendiqué, écrit M. Jules Laroche, et parfois exercé dans le passé par certaines grandes puissances catholiques, dont la France elle-même. La papauté en contestait la légitimité; mais l'animosité qu'on témoignait à Vienne contre Rampolla pouvait donner à croire qu'on n'y reculerait devant l'emploi d'aucun moyen. » De fait, comme on l'apprit après le conclave, le veto fut lancé contre le cardinal Rampolla, au nom de l'empereur François-Joseph, par le cardinal Puszyma, archevêque de Cracovie. Cette ville, en effet, relevait de l'empire d'Autriche-Hongrie et s'il y avait une Autriche il n'y avait pas de Pologne. Il est vrai que la Pologne, aujourd'hui... Quoi qu'il en soit, derrière le veto du cardinal Puszyma, on croit apercevoir encore l'Autriche de Metternich.

Quand M. Laroche est arrivé à Rome, le souverain d'Italie était le roi Humbert, qui devait être assassiné en 1900. L'Europe était celle qui n'a commencé de changer qu'avec la guerre balkanique, lever de rideau de la crise de 1914. La Turquie était celle d'Abd ul-Hamid (celle de Loti) ; l'Espagne, celle d'Alphonse XIII ; l'Allemagne, celle de Guillaume II. M. Laroche a assisté au voyage des souverains italiens à Paris, puis à celui de M. Loubet en Italie. On sait qu'à la suite de ce voyage le pape Pie X, récemment élu, protesta contre la visite faite par le chef de l'Etat français au monarque, qui, depuis 1870, était toujours considéré par le Saint-Siège comme l'usurpateur de Rome. La rupture des relations diplomatiques s'ensuivit entre la France et le Vatican ; elle devait durer jusqu'en 1920.

Dès lors on va de crise en crise en cette Europe heureuse qui a encore dix ans à vivre. La guerre russo-japonaise a éclaté. Bientôt les noms qui jalonnent les souvenirs de M. Jules Laroche sont ceux d'Algésiras, d'Agadir. Après la guerre italo-turque, c'est la guerre des Balkans. La France a eu le bonheur, en ces années-là, d'avoir dans trois des principales capitales d'Europe trois ambassadeurs de grande classe, aujourd'hui célèbres, et qui ont été l'armature de notre politique étrangère. Ce sont d'authentiques figures de l'histoire de France que Paul Cambon, ambassadeur à Londres, Jules Cambon, ambassadeur à Berlin, Camille Barrère, ambassadeur à Rome. Celui-ci est au centre des souvenirs de M. Jules Laroche. A ce seul titre l'ouvrage qui honore et qui explique un de nos grands politiques d'il y a quarante ans est un livre important au rayon de l'histoire contemporaine.

Mais c'est aussi un livre plein de charme pour tout ce qu'il évoque d'une vie de société brillante et raffinée. On touche par là à la Rome que Paul Bourget a décrite dans *Cosmopolis*. On y voit revivre le comte Primoli, qui régnait sur les salons romains de ce temps-là. On y voit passer aussi tous les Français qui gravitent autour de la Villa Médicis, de l'Ecole de Rome, ou de la Curie. M. Laroche en a connu de célèbres : M^gr^ Duchesne, « sec et mince sous sa soutane, aux traits accentués, à la bouche ironique d'où s'échappaient ces mots spirituels, souvent mordants qui, autant que son indépendance d'esprit, lui coûtèrent son chapeau de cardinal »; le cardinal Mathieu, qui était au contraire trapu et carré. Les deux hommes vivaient en sourde rivalité. M^gr^ Duchesne lançait au cardinal des traits que celui-ci lui renvoyait avec une rondeur joviale. M. Laroche cite ce mot, inspiré par la passion du prélat pour le bridge : « Quand le cardinal arrivera au paradis, en voyant la Sainte-Trinité, il s'écriera : « Nous voilà quatre, faisons un bridge ! »

Enfin, M. Jules Laroche raconte comment il réussit, non sans mal, à acquérir pour la France le siège actuel de l'ambassade de France, le palais Farnèse. Les difficultés vinrent d'abord de Clemenceau, qui n'aimait pas Barrère et se mit en travers d'un projet qui venait de lui. Il fallut attendre qu'une péripétie de politique intérieure eût fait tomber le ministère Clemenceau pour faire voter le projet par les soins de son successeur. Mais alors les Italiens, disposés auparavant à vendre leur palais, ne l'étaient plus. Ce fut encore une occasion à guetter. Elle se présenta quand l'Italie déclara la guerre à la Turquie. Le gouvernement de Rome était trop occupé de choses plus graves pour prendre le temps de discussions secondaires. En l'absence de Camille Barrère, M. Laroche ne laissa pas passer le moment. Il se présenta chez Giolitti au moment où le président du Conseil italien recevait l'ambassadeur de Turquie pour lui remettre la déclaration de guerre. Giolitti se laissa arracher sa signature entre deux portes. Il y avait alors plus de dix ans que M. Jules Laroche était à Rome : dans son apprentissage de la diplomatie il avait déjà fait beaucoup de progrès.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Montserrat - Branquignol

DE la tragédie à la farce, de la rigueur à la fantaisie bouffe, du problème de la destinée aux jeux sympathiques d'une abracadabrance estudiantine, ne nous plaignons pas que la même semaine nous offre cet éventail où le sérieux alterne avec le léger. L'un et l'autre sont également, quoique différemment, valables et utiles, et témoignent que la scène française n'a pas dit son dernier mot. Autant la saison 1946-1947 avait inspiré d'inquiétudes aux amis du théâtre, autant celle-ci nous apporte de raisons d'espérer.

Une de ces raisons, et des plus solides, s'appelle désormais M. Emmanuel Robles, dont le théâtre Montparnasse vient de représenter *Montserrat,* trois actes denses, vibrants et parfaitement articulés. *Montserrat* est une pièce noble au sens plein du mot. Noble d'abord par son sujet : l'héroïsme triomphant de la brutalité au service de la bassesse d'âme, l'esprit imposant sa loi à la sordide coalition des intérêts matériels, le droit primant la force. Noble ensuite par la manière dont ce sujet a été traité : si l'auteur place son action au Venezuela, en 1812, il n'a pas demandé à une vaine couleur locale, à un pittoresque de bazar des éléments d'attraction qu'il ne voulait puiser que dans l'humanité profonde de ses personnages. Il aurait pu — c'est lui-même qui nous le dit très justement — situer son intrigue dans l'antiquité romaine, l'Espagne de Philippe II, la France de l'occupation. C'est que le propos de *Montserrat* est de tous les temps, puisque, hélas ! il y eut toujours des forts et des faibles, des maîtres et des esclaves, des victimes et des bourreaux. Ainsi M. Emmanuel Robles rejoint-il une des préoccupations essentielles de la pensée contemporaine, qui est le drame de l'homme aux prises avec l'absurdité de la vie, lorsqu'il ne l'explique pas par Dieu. Entre Malraux et Albert Camus, il définit une position qui tient de l'un et de l'autre, mais qu'il explique à sa manière, avec une belle vigueur. Nous sommes loin avec lui de la fausse grandeur, de la rhétorique soufflée et post-nietzschéenne d'un Montherlant dans *le Maître de Santiago*. Les personnages qu'il met en scène vivent et saignent comme des hommes, au rebours de ces entités orgueilleuses où un auteur impuissant à sortir de lui-même veut incarner les phantasmes d'un esprit limité à son quant-à-soi.

L'action se passe donc au Venezuela, au début de cette guerre de l'indépendance qui devait libérer les nations sud-américaines du joug espagnol. Le chef des insurgés ou, si l'on préfère, des « résistants », Miranda, a été vaincu dans une suprême bataille et capturé par les « occupants ». Reste son lieutenant, Simon Bolivar, qui a pu s'échapper grâce à la complicité de l'officier espagnol Montserrat, gagné à la cause indigène en haine de l'iniquité de ses compatriotes. Bolivar pris, les Vénézuéliens ne garderaient plus aucun espoir de poursuivre avec succès la lutte salvatrice. Les Espagnols, sachant l'importance de l'enjeu, voudraient faire avouer à Montserrat où se cache Bolivar. Montserrat s'y refuse. Pour peser sur sa décision, le barbare Izquierdo fait arrêter six personnes au hasard et les enferme avec lui. Si, au bout d'une heure, Montserrat n'a pas révélé la retraite de son ami, ces otages, ces innocents seront fusillés. Dure épreuve pour une âme de quelque hauteur, et qui nous ramène à ce problème de tous les temps, déjà posé, d'un autre biais, par J.-P. Sartre dans *les Mains sales*: la fin justifie-t-elle les moyens ? Faut-il que les meilleures causes se jouent et se gagnent au prix du sang innocent ? Montserrat ne parlera pas, les six otages seront exécutés et, bien entendu, Montserrat lui-même. Et le dialogue de ce dernier avec ceux que son silence condamnera et avec les bourreaux espagnols nourrit les trois actes du drame de sa pathétique substance.

Le plus remarquable dans cette très belle pièce, ce n'est pas seulement que le sujet ait été entièrement traité, mais surtout que, de scène en scène et malgré la simplicité de la trame et le côté prévu de son déroulement, l'intérêt ne chôme pas, bien mieux, qu'il croisse et culmine au baisser du rideau. Ce qui demeure, c'est que M. Emmanuel Robles s'est refusé toute facilité ; c'est que les six otages arrêtés dans la rue, des passants comme il s'en trouve dans toutes les villes à une heure quelconque du jour, n'ont pas été choisis par lui dans le moindre souci d'antithèse romantique : ce pauvre potier, ce riche marchand, ce comédien, ce paysan, cette mère, cette métisse parlent

chacun leur langue propre et ne tentent d'émouvoir Montserrat ou ne se résignent à leur destin que dans la ligne de leur nature, en conformité avec leur caractère. En face d'eux, d'une part, les bourreaux, le sadique Izquierdo, le Père Coronil, jésuite du type inquisitorial, tous saisis dans une cruelle lumière, d'autre part le héros, Montserrat, âme de cristal aux angles coupants, éloquent jusque dans ses silences.

On ne peut que féliciter M. Vandéric pour sa mise en scène, dont le mouvement s'accélère d'acte en acte avec un sens très exact des moindres implications du texte. L'interprétation, elle aussi, doit être louée en bloc. M. Claude Martin est un Montserrat exemplaire : jeune, passionné, humain aussi dans les moments de défaillance où il est tout près de capituler pour sauver les malheureux otages. Même lorsqu'il se tait, il conserve une attitude parlante. M. Marcel Rayne, en Izquierdo, dans une note toute différente, a exprimé à merveille l'espèce de soudard fanatique et sanguinaire où se recrutent tour à tour, au hasard des siècles, les condottieri, les conquistadores et les tueurs de la Gestapo. M^me^ Jeanne Cerval, dans le petit rôle d'Elena, se révèle comédienne d'avenir. Vandéric, enfin, est ce jésuite glacé, *perinde ac cadaver,* qui, sans devoir être confondu avec son ordre, apparaît cependant représentatif d'une certaine époque de la dureté espagnole.

Il faut que *Montserrat* connaisse un grand et durable succès. L'honneur du théâtre et du public y est engagé.

Je ne ressens pas la moindre gêne à recommander, sur un tout autre plan, le *Branquignol,* « crasy-show » en deux parties, donné au théâtre La Bruyère par M. Robert Dhery. Le spectacle commence à la décoration même de la salle enjolivée de guirlandes, de faisceaux de petits drapeaux en papier, de verdures, de lanternes vénitiennes, d'affiches facétieuses et, au-dessus de la scène, d'une grande banderole portant : « Bienvenue à Blédigas-sur-Doubs. Honneur au sous-préfet. » Il se poursuit par une suite d'attractions — c'est le mot — dont la cascade imprévue et d'une torrentueuse cocasserie a pour unique objet de provoquer une hilarité que le spectateur ne cherche pas à réprimer. L'aimable Pierrette Rossi, fille de Tino, est une belle et joyeuse speakerine. Son compère, Jacques Emmanuel, garde admirablement son sérieux dans les annonces les plus burlesques et les fausses entorses apportées au programme. Il y a aussi Christian Duvaleix, fils de l'acteur du même nom et qui, ayant de qui tenir, fait à son gré pouffer la salle dans un rôle de

A GAUCHE, ASSIS, MONTSERRAT (CLAUDE MARTIN) ; DE DOS, IZQUIERDO PUIS LE COMÉDIEN (R. FAVART) ET LE PÈRE CORONIL (VANDÉRIC).

pianiste pris de vertige, puis d'illusionniste à la manque ; Annette Poivre, qui, dans ses diverses manifestations, est d'un charme spirituellement acidulé ; Henri Ferrari, champion du monde de poids et haltères, qui jongle avec sa souriante fillette Loulou, et Jean Carmet en homme qui ne rit pas, et Micheline Dax, et surtout la pétulante Rosine Luguet, fille d'André, aussi experte funambule que vive comédienne. Certains numéros sont interrompus par des farces de potache à la veille de la distribution des prix, un sketch galant par une prétendue interdiction de la préfecture de police, etc. Tout cela d'une allégresse juvénile sur une entraînante musique de Gérard Calvi.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

La Faute de Janet Ames

Il serait facile de ranger ce film dans les nombreuses productions américaines qui font plus ou moins appel à la psychanalyse et de se moquer une fois de plus de l'aspect primaire que cette théorie prend forcément quand elle est évoquée à l'écran et rendue intelligible à ceux qui n'en ont pas la moindre notion. En l'occurrence, je crois que ce serait une erreur, comme les auteurs l'ont eux-mêmes indiqué malicieusement en intercalant un sketch parodique : celui du conseiller psychiatrique à Hollywood.

La Faute de Janet Ames me paraît au contraire posséder un des scénarios les plus originaux et les plus valables que j'aie vus depuis longtemps. Au cours de la dernière guerre, un soldat se jette sur une grenade qui allait éclater, sacrifiant sa vie pour sauver celle de ses cinq compagnons. Deux ans après, sa veuve, qui éprouve le sentiment d'être la victime d'une fatalité hostile, se met à la recherche des cinq rescapés pour se rendre compte en quoi ils méritaient plus que son mari de survivre. Mais ce désir conscient se heurte dans son esprit à une volonté inconsciente de s'enfermer dans son deuil. Elle se fait renverser par une auto et, bien que ne souffrant d'aucune lésion apparente, se trouve dans l'incapacité de se servir de ses jambes. C'est alors qu'un des cinq survivants s'efforce de la guérir en lui montrant en quoi ceux-ci méritent l'existence qu'ils ont conservée. Mais, au lieu d'effectuer cette démonstration par un contact réel avec les individus en question, il se borne à forcer la femme à se les représenter en imagination, et celle-ci projette sur ces inconnus les trois drames qui avaient causé l'échec de sa vie conjugale et qui avaient privé son mari de toute satisfaction véritable : son refus de créer un foyer et d'avoir un enfant et son opposition de permettre à son mari de suivre la carrière de son choix.

Ainsi guérie du sentiment de culpabilité qu'elle éprouvait, la femme ressent naturellement une attirance vers celui qui l'a sauvée. Mais lui-même est plus dangereusement atteint qu'elle. Lui aussi se juge responsable de la mort de son frère d'armes, car il lui a donné l'ordre de se jeter sur la grenade au lieu de se sacrifier lui-même. Et, à ses propres yeux, il n'avait pas le droit de sacrifier une existence humaine à d'autres, encore moins à la sienne propre. Pour fuir ce sentiment de culpabilité, il a ruiné sa carrière en s'adonnant à la boisson. Et c'est à la femme maintenant à essayer de le sauver à son tour.

Ce résumé montre à quel point le sujet du film est sérieux et qu'il répond sans atténuation à une vérité psychologique. Si les développements étaient tous à la hauteur de la conception, nous nous trouverions en présence d'une très grande œuvre. Il n'en est malheureusement pas ainsi. Relevons les plus grosses erreurs. La première consiste à chercher à justifier le recours à l'imagination par le précédent de *Peter Ibbetson.* (Dans certaine publicité, le film est même intitulé *Peter Ibbetson avait raison.*) On se souvient du roman de ce nom et du film qui en avait été tiré, qui montrent un prisonnier réussissant à s'évader de son cachot par la seule puissance de son imagination en échappant aux catégories de l'espace et du temps et en vivant réellement d'autres existences aux endroits et aux époques où il lui plaît de se transporter. Quelles que soient la force et la popularité de ce thème, il est trop spécial pour permettre son utilisation dans des circonstances qui ne sont pas exactement les mêmes. Avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvons admettre que deux individus qui se rencontrent pour la première fois et dont l'un se tient sous le coup d'un traumatisme à la fois physique et psychologique des plus graves puissent arriver sur-le-champ à une communion d'idées qui leur permettent des escapades imaginaires aussi précises. La valeur des trois séquences qui se passent ainsi dans une atmosphère de rêve s'en trouve complètement déformée, en dépit de l'adresse incontestable avec laquelle le metteur en scène Henry Levin a réussi à les évoquer.

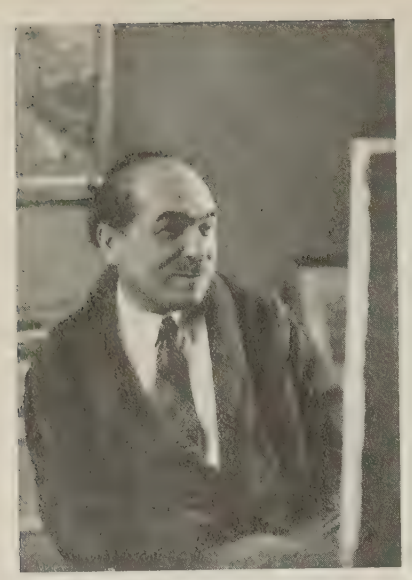
Une seconde erreur tient à la monotonie avec laquelle se répètent les mêmes effets au cours des trois expéditions au pays du rêve, tandis que, en revanche, les transitions avec la vie réelle sont souvent insuffisantes et amènent un décalage de ton pénible.

Enfin, il y a, comme toujours avec les Américains, une volonté d'édification qui nous paraît bien lourde à supporter.

Ces réserves faites, j'ajoute que, pour ma part, j'ai été touché par l'effort que représente ce film. A plus d'un endroit, la qualité d'émotion qu'il éveille n'est pas contestable et il contient des silences qui ont une force dramatique rarement atteinte, tels celui qui suit l'entrée de la jeune femme dans le bar où s'est réfugié celui qui vient de la confesser. Il faut dire que, dans des rôles difficiles, Melvyn Douglas et Rosalind Russell se montrent d'une humanité admirable. L'intelligence dont a toujours fait preuve Rosalind Russell s'accompagne ici d'une sensibilité nouvelle qui permet de voir dans cette création la meilleure qu'elle nous ait jamais donnée.

UN DÎNER AU CABARET, RÊVÉ PAR ROSALIND RUSSELL ET MELVYN DOUGLAS.

PETITES CHRONIQUES



LUC-ALBERT MOREAU

Le peintre Luc-Albert Moreau vient de mourir subitement au cours d'une réunion intime où quelques artistes célébraient gaîment leurs camarades décorés de l'année. Cette brutale disparition met, une fois encore, les arts en deuil.

Luc-Albert Moreau, né en 1882, n'est devenu peintre qu'après avoir sacrifié aux exigences des siens : études à l'Ecole des langues orientales, à l'Ecole de droit et stage chez un notaire. En 1908, cependant, il expose pour la première fois au Salon d'Automne. Ce premier succès lui permet de se consacrer entièrement à la peinture. Sa carrière se poursuit harmonieusement jusqu'à la guerre. Parti simple soldat en 1914, il est lieutenant en 1918. Sa brillante activité militaire, une grave blessure ne l'empêchent pas de dessiner. Ses carnets de route lui permettent de peindre dès 1919 une série d'œuvres de premier plan d'où se dégage toute l'horreur de la guerre. Nul mieux que lui n'a su traduire le chaos, la boue des tranchées, l'éclatement des obus, l'héroïsme tenace du « poilu ».

L'art de Luc-Albert Moreau est essentiellement de son temps, quoiqu'il ne se réclame d'aucune école. Certes, sa solide construction découle du cubisme. Sa couleur, sobre et harmonieuse, a toujours été au service d'une technique grasse et puissante.

Luc-Albert Moreau n'a pas borné son activité artistique à la peinture. Depuis 1920, on lui doit d'innombrables gravures, tant lithographies qu'eaux-fortes. On se souvient de ses célèbres séries : *Boxeurs*, *Sports de neige*, *Music-hall*, *Paris*, etc. D'une vaste culture, il s'est plu à illustrer de nombreux livres. Ses gravures pour les œuvres de Colette, pour les *Poètes maudits* témoignent d'une magnifique compréhension littéraire. Son œuvre entière est marquée du rythme de notre époque et saura le transmettre aux générations à venir.

AGNÈS HUMBERT.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA GUERRE DE 1939-1945 :

Charles Pichon, *Leclerc*, préface de l'adjudant Legrand (Jean Nohain), illustrations de Guy Arnoux ; éditions S. E. F. I. (Paris et Villeurbanne), 118 pages. « Hauteclocque est un chef. C'est un officier à pousser, dans l'intérêt de l'armée. » Telle est, à la sortie de Saint-Cyr, la « note » du sous-lieutenant de Hauteclocque, que l'histoire ne connaîtra que sous le nom de « général Leclerc ». M. Ch. Pichon retrace cette prodigieuse carrière, qui eût fait la gloire de plusieurs chefs et se termine à quarante-cinq ans. Il campe le héros aux yeux clairs, au front rasséréné, à l'allure droite, qui, les mains gantées et appuyé sur sa canne légendaire, a suivi tout le périple de la victoire française, précédé de sa réputation d'entraîneur d'hommes, mais aussi de chef qui ne laisse rien au hasard. Point de morceau de bravoure ni de littérature : un récit sobre, lumineux.

C'est, comme le dit l'auteur, moins une biographie qu'un « vitrail », une image où, sur un fond d'épopée, se détache cette figure d'une pureté intense qui reflète la foi en Dieu et la confiance dans les destinées de la patrie. « Il n'y a pas d'ombre dans sa vie », disait la mère du grand soldat. « Une âme de cristal », dira un de ses compagnons d'armes. Et, quand il raconte l'irruption de la 2e D. B. à travers les Vosges, dans la région de Dabo, M. Charles Pichon ne peut s'empêcher d'évoquer la grande ombre qui plane sur ces forêts, celle d'un homme dont il a également fait revivre la destinée, qui fut le devancier de Leclerc dans la cavalerie et eut la même foi mystique que lui, la même dureté pour soi-même — le vicomte Charles de Foucauld de Pontbriand, entré dans le panthéon des gloires de la France sous un nom abrégé : le Père de Foucauld.

Georges Bonnet, *Fin d'une Europe : de Munich à la guerre* (Editions du Cheval Ailé, Genève, 434 pages). L'ancien ministre des Affaires étrangères poursuit dans ce livre la justification de sa politique qu'il a entreprise dans son précédent ouvrage *De Washington au Quai d'Orsay*. Il a pu soustraire à l'occupant une masse de documents d'autant plus intéressants que beaucoup d'originaux ont été détruits par le Quai d'Orsay lors de l'avance allemande. Ces documents éclairent bon nombre de points obscurs dans la période qui a marqué le passage de la paix à la guerre.

M. Bonnet estime qu'une politique résistante en 1938 — qui eût évité Munich — n'aurait fait qu'avancer la guerre d'un an : Hitler, dit-il, n'aurait pas plus reculé à cette époque-là qu'en 1939. Et — toujours selon lui — les résultats se seraient traduits pour la France par une année de plus d'occupation, l'Angleterre n'étant pas prête et l'Amérique étant paralysée par l'approche des élections présidentielles de 1941.

L'auteur s'étend naturellement sur les négociations de l'été 1939 en vue de la conclusion d'un pacte anglo-franco-soviétique, négociations qui échouèrent à cause du refus de la Pologne et de la Roumanie de laisser passer les troupes russes sur leur territoire — par crainte qu'elles n'en profitent pour s'approprier les provinces revendiquées par Moscou.

M. Georges Bonnet publie le texte de la séance tenue par le comité de la Défense nationale, le 23 août, au cours de laquelle le général Gamelin et les chefs militaires, interrogés sur l'opportunité d'accepter ou de refuser l'éventualité d'une guerre, répondirent affirmativement.

On lira avec une certaine surprise les « renseignements » ahurissants qui, à la veille de cette guerre, parvinrent au ministre, soit du deuxième bureau de l'état-major français, soit des services secrets du Foreign Office, au sujet de la situation en Allemagne, de la faiblesse de la Reichswehr, de la santé de Hitler, etc.

Quoi qu'on pense des conclusions de l'auteur, ce livre figurera en bonne place au dossier que constitueront les historiens de l'avenir pour établir les responsabilités de la seconde guerre mondiale.

L'HISTOIRE DE PARIS

René Héron de Villefosse, *Histoire de Paris* (Union bibliophile de France, 400 pages). Erudit infatigable et Parisien incorrigible, M. Héron de Villefosse nous donne un onzième volume sur Paris, dans ce style alerte et coloré qui décante l'érudition du chartiste de ce qu'elle pourrait avoir d'austère.

Depuis le XIXe siècle, aucun ouvrage d'une pareille densité et d'une richesse anecdotique aussi luxuriante n'avait été consacré à Paris. « Ce résumé amoureux de quelques années de recherches », l'auteur l'offre à sa capitale pour son vingtième centenaire. « J'espère, dit-il, que ceux qui voudront m'entendre trouveront dans l'histoire de leur ville les mêmes raisons que moi de l'admirer, de la critiquer, de lui dévouer leur ferveur. »

ALBERT MOUSSET.

PORTRAIT DE Mme HÉLÈNE JOURDAIN-MORANGE, PAR LUC-ALBERT MOREAU.

Harriet Hubbard Ayer a inauguré, 89, Faubourg-Saint-Honoré, ses nouveaux salons.

COURRIER MUSICAL

A la Société nationale de musique, deux concerts nous apportent, à quelques semaines d'intervalle, une série d'œuvres nouvelles d'un intérêt si vif que je m'excuse de ne pouvoir les citer toutes.

De la première séance, il me faut détacher les *Duos* pour violon et harpe, d'Henri Martelli, et les *Berceuses à tenir éveillé*, de Daniel-Lesur. Les duos — de forme très libre en dépit de leur structure classique — exposent leurs grâces légères dans une atmosphère harmonique où tout s'agrège pour charmer l'oreille. Le violon y domine et la harpe dialogue avec lui moins qu'elle ne l'accompagne, mais cela demeure infiniment séduisant, d'autant que Lilly Laskine et Roland Charmy, interprètes des duos, en détaillent délicieusement les multiples attraits.

Les berceuses de Daniel-Lesur, composées sur des poèmes de René Obaldia et chantées par Geneviève Touraine avec l'esprit et l'émotion qu'elles requièrent, frappent par la constante réalité du climat poétique. Malgré la diversité des textes, intimement pénétrés par le musicien, une même couleur rêveuse, tantôt voilée, tantôt chargée de tendresse, persiste tout au long du cycle et fond délicatement la ligne vocale et l'écriture pianistique.

De la seconde séance se détachent encore deux œuvres particulièrement attrayantes : les *Portraits* pour trio d'anches, de Raymond Loucheur, et la *Sonate* pour piano, d'Henri Dutilleux. Le portrait en musique, paré de si jolis traits par nos grands clavecinistes, trouve en Raymond Loucheur un nouveau maître, un maître qui construit, dessine et peint à merveille. Ce sont là de bien amusants tableaux sonores ; et quelle science dans l'utilisation des instruments ! Voilà, pour le trio Casier, une pièce à garder au répertoire.

La sonate d'Henri Dutilleux nous était promise un mois plus tôt : elle n'a pas déçu notre attente. On attendait une grande œuvre, et la voici. Depuis son prix de Rome, Dutilleux ne cesse de « s'accroître de ses dons ». Chaque composition nouvelle montre l'enrichissement d'une nature déjà riche. Si, dans les trois mouvements qui forment la sonate — charpentée de main ferme et sûre — on voulait déceler, en particulier dans le choral, quelque marque ravelienne, ce serait pour la transparence, la rigueur de l'écriture, mais non pour la substance hardie, généreuse où éclate la personnalité du musicien. Geneviève Joy (Mme Dutilleux) pouvait, mieux que nulle autre, traduire avec ferveur, tendresse et fidélité cette sonate nouvellement née saluée d'enthousiasme.

L. MAURICE-AMOUR.

CONTINUITÉ DE LA MARINE

Le vendredi 30 avril, M. Joannès Dupraz, secrétaire d'Etat chargé de la Marine, a inauguré, place de la Concorde, sous les arcades du ministère, l'exposition « Continuité de la Marine », en présence de nombreuses personnalités. Cette exposition retrace brièvement l'effort accompli depuis trois ans pour relever les ruines de nos ports de guerre, réparer nos arsenaux, reconstruire et entretenir notre flotte.

On y voit non seulement les plans des ports de Brest et de Toulon tels que la libération les avait laissés et tels que 1948 les retrouve, réparés et en partie reconstruits, mais également les réalisations accomplies par la marine pour aider à l'économie générale de la France : transport de dock à Brest et d'éléments de port à Port-Gentil; constructions neuves pour la marine marchande.

Enfin, les visiteurs peuvent y voir quelques engins modernes dont l'utilisation est devenue courante sur les navires de guerre : un compas gyro et, surtout, un radar qui, grâce à un montage spécial, offre sur son écran le spectacle de la côte dans la rade des Vignettes, aux abords de Toulon.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire

Pour répondre au désir du ministre de l'Education nationale, le département de la Marne vient de faire éditer une plaquette qui montre ce qu'était la vie des travailleurs à la veille de la Révolution, et laisse apparaître les incertitudes qui assaillirent les diverses classes de la société au lendemain des journées de juin. Voici une documentation, puisée aux meilleures sources, qui fera mieux comprendre cette grande période de notre histoire.

DISQUES

Le disque revient en pleine vogue. Les éditions, dans tous les domaines, se multiplient et bénéficient de nouveaux procédés d'enregistrement qui assurent une reproduction des timbres tout à fait remarquable. Il importe néanmoins au discophile de faire un choix judicieux tenant compte des qualités d'enregistrement, de l'intérêt des œuvres et de la perfection des interprétations.

Nous chercherons ici à guider l'amateur et ne mentionnerons que les réussites à tous égards, classifiées par genre.

Musique ancienne et classique. — Le *De Profundis* de Lalande (1657-1725), psaume pour soli, chœur et orchestre, est une œuvre émouvante et d'une substance musicale particulièrement riche. Les solistes M. Angelici, E. Schenneberg, J. Planel, L. Noguera, la chorale des Jeunesses musicales, l'orchestre Colonne, dirigé par Louis Martini, ont prêté leur concours à cet enregistrement. (Pathé P. D. T. 139 à 143.)

L'excellente chorale de Marcel Couraud a réalisé dans l'édition des Discophiles français une collection d'œuvres de Monteverdi (1567-1643) qui complète heureusement la série des Madrigaux parue avant guerre avec l'ensemble Nadia Boulanger.

Dans une forme monodique, la « Boîte à musique » a fait paraître trois disques de chants des XIIIe, XIVe et XVe siècles, avec le concours de Simone Gebelin, dite « Chanterelle », dont la voix pure et la sensibilité font valoir les textes poétiques ravissants de l'époque. (B. A. M. 37, 44 et 45.)

Dans la même édition, signalons une des plus belles sonates pour flûte et clavier de J.-S. Bach, celle en *si* mineur, exécutée par J.-P. Rampal et R. Veyron-Lacroix. (B. A. M. 50-51.)

RELIURE D'ART

Nos lecteurs se souviennent certainement du numéro spécial que *France-Illustration* avait fait relier pour offrir à la princesse Elizabeth. Cet album de luxe comportait en pages de garde une reproduction de sept bois gravés dus à M. André Ballet. Ces bois gravés, il est possible de les voir à la Foire de Paris, au Cercle de la librairie, auprès des différents autres papiers de garde dont certains ont été exécutés pour Sa Sainteté le pape Pie XI et pour les souverains britanniques. Ils témoignent de la part de leur auteur un talent qu'il n'est pas besoin de souligner davantage.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye,
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE BEAUX-ARTS
140, Faubourg-Saint-Honoré (8e)
PONCELET
jusqu'au 22 mai 1948

LA RÉVÉLATION DES SUMÉRIENS
ANDRÉ PARROT
TELLO
VINGT CAMPAGNES DE FOUILLES
(1877-1933)
Un vol. in-4 de 370 p., 62 ill. in texte
32 pl. hors texte en hélio : 1.200 fr.
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
VIENT DE PARAITRE

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

L'EXPOSITION Brianchon à la Galerie André Weil fait revivre la bonne peinture. La réalité chez Brianchon est toujours en fonction de la poésie de l'artiste ; il semble se rallier désormais à la conception artistique de Bonnard et de Vuillard, tout en gardant une personnalité nettement accusée, des harmonies bien à lui, un dessin serré. Brianchon possède aussi un sens caractérisé de la composition ; il aime les arabesques ; les notations subtiles et ses coloris, notamment dans ses *plages* ou ses *natures mortes*, ont une gamme d'un extrême raffinement. Son style dépouillé lui permet d'atteindre à la grandeur, à cette poésie réaliste et vivante qui est l'apanage de notre peinture française.

La Galerie Bosc présente toute une série de paysages du peintre Cazals. Ce Catalan a su comprendre la beauté dramatique de la Bretagne comme le charme poétique de Paris. Sa technique libre et par petites touches, ses tons nacrés en font un continuateur des impressionnistes ; il cherche à traduire ses émotions, ses sensations devant la nature, plutôt qu'à recréer un monde chimérique. Peut-on dire pour cela qu'il soit réaliste ? Pas nécessairement, car il s'attache à évoquer l'âme particulière d'un site plutôt que ce site lui-même. Ce Catalan a su assimiler notre sensibilité française, et sa peinture se montre plus proche de notre école que de l'école espagnole. Ce « frémissement » de la nature qu'il a su exprimer dans ses toiles est, en effet, bien loin des spéculations intellectuelles propres aux artistes de son pays.

La Galerie Carmine expose les œuvres d'une jeune fille, originaire de Strasbourg, Y. Guégan. Cette artiste possède une grande puissance d'exécution, elle est douée d'une exaltation lyrique qu'on peut observer plus particulièrement dans sa grande toile représentant le *Port de Londres*, qui montre un talent incontestable. Cette fougue et ce dynamisme se rencontrent encore dans d'autres compositions traitées en pleine pâte, telles que les *Chrysanthèmes*. Dans ses autres peintures, elle aurait intérêt, en général, à serrer davantage le sujet, à tempérer justement son ardeur par un examen plus attentif des formes, son style ne pourrait, nous semble-t-il, qu'y gagner.

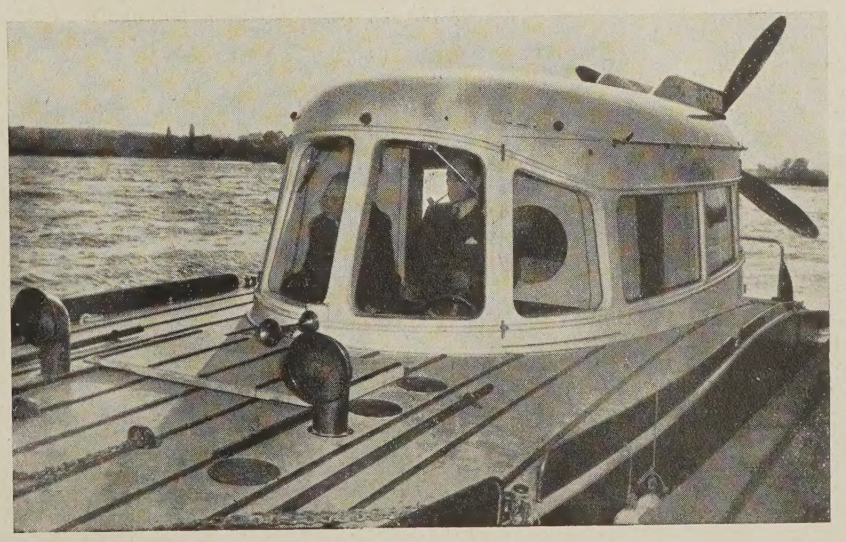
MAURICE SÉRULLAZ.

Daragnès présente ses illustrations du « Cimetière marin », de Paul Valéry.

BRIANCHON. « LA PLAGE. »

HYDROGLISSEUR

M. René Couzinet, le célèbre constructeur d'avions, vient de rentrer d'Amérique du Sud. Il a ramené du Brésil un hydroglisseur à fond plat, propulsé par un moteur de 500 CV, qui lui permet d'atteindre une vitesse de 90 km.-h. Cet appareil peut emmener vingt passagers confortablement installés dans de luxueuses cabines. Cet hydroglisseur est destiné aux rivières peu profondes et rendra d'inestimables services aux colonies. M. René Couzinet a appelé son appareil *Arc-en-ciel*, comme le premier appareil qui franchit l'Atlantique et dont il fut également le constructeur.



LE LIVRE DE LA VICTOIRE

Après *la Campagne d'Italie*, Pierre Vrillon (éditeur, 4, rue Maréchal-Bosquet, Alger) vient de publier, toujours sous le titre *la Victoire sous le signe des trois croissants*, « la Vie, les peines et les gloires de la 3e division d'infanterie algérienne en France et en Allemagne ». Le récit n'est pas dû, cette fois, à la plume précise du capitaine Heurgon, mais à celle du capitaine Moreau, qui a su retracer, en des phrases tout aussi dénuées de littérature inutile, la deuxième partie de l'épopée glorieuse de la 3e D. I. A.

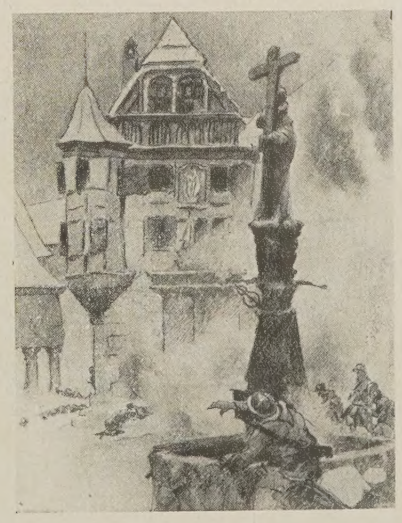
Le lieutenant Jouanneau-Irrièra a illustré, cette fois encore, le récit de son crayon subtil. Ses images font revivre, avec autant de précision que la photographie, la vie de cette division fameuse que les combats menèrent de Saint-Tropez à Stuttgart. Comme son aîné, ce livre fut conçu dans le fond d'un ravin désormais célèbre, l'Inferno, sévère défilé qui débouche face au mont Cassino. C'est là que le général de Monsabert, qui avait installé son quartier général dans une humble maisonnette, décida de charger le capitaine Heurgon, le lieutenant Jouanneau-Irrièra et le lieutenant P. Vrillon, héliograveur connu, de rédiger, d'illustrer et de publier le carnet de route de la 3e D. I. A. Le capitaine Heurgon, retenu à notre ambassade à Rome, ne put écrire le second volume, et c'est pourquoi l'histoire de la campagne d'Allemagne est due au capitaine Moreau.

Le général de Monsabert.

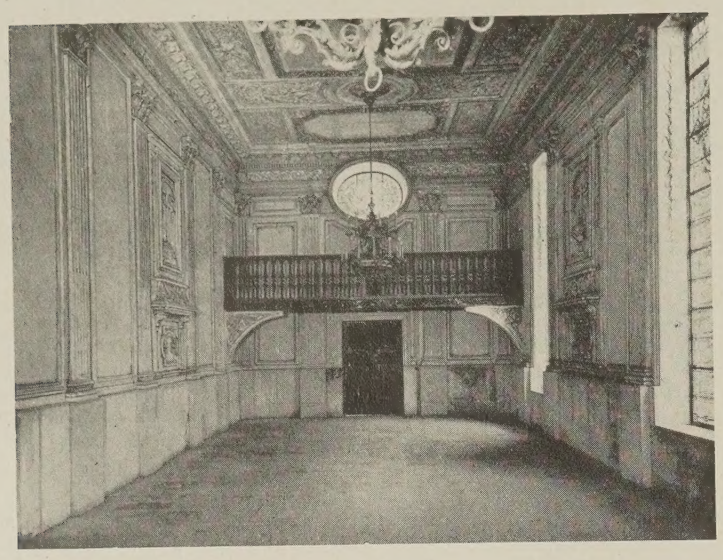
Un goumier.

Le général Guillaume.

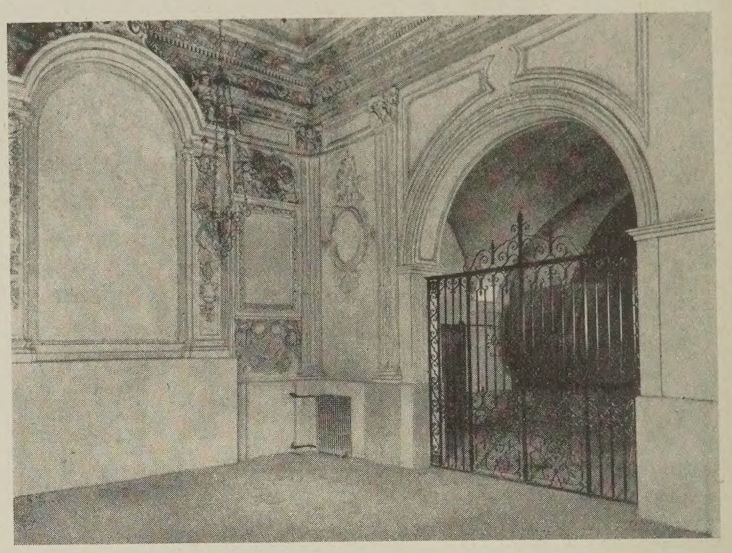
Une très belle page du général de Lattre de Tassigny préface ce livre que l'Académie des beaux-arts et l'Académie des sciences morales ont tenu à couronner. Cet ouvrage sera apprécié non seulement de ceux qui participèrent aux combats, mais de tous les amis des gloires françaises.



LES GRANDS VINS DE BOURGOGNE



La chapelle des visitandines.



La sévère beauté de la chapelle évoque le passé du couvent des visitandines.

Grille de la chapelle.

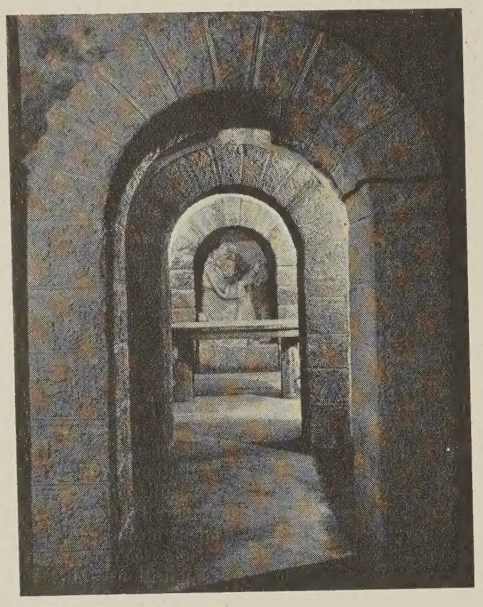
Parmi toutes les provinces françaises dont le nom évoque irrésistiblement, pour les gastronomes du monde entier, l'image d'une vénérable bouteille poussiéreuse, celui de Bourgogne demeure l'un des plus prestigieux.

Cette renommée des vins récoltés sur les coteaux qui s'étendent de Dijon à Chagny a d'ailleurs des causes diverses qui sont demeurées immuables au cours des siècles.

Certes, il y a tout d'abord le milieu géographique. Le sol calcaire dont la qualité convient si bien à la culture de la vigne, le climat qui permet aux grappes de mûrir dans les meilleures conditions, mais ce n'est pas tout. Si la Bourgogne a acquis au cours de l'histoire gastronomique une réputation universelle, c'est pour une grande part aux Bourguignons qu'elle la doit. On sait quels soins méticuleux, quelles connaissances précises nécessitent la vigne d'abord et le vin ensuite. C'est cette expérience, plus que centenaire, des vignerons de Bourgogne que symbolise aujourd'hui la marque « Patriarche ». Dans la métropole du vin de Bourgogne, à Beaune, les vastes caves de l'ancien couvent des visitandines abritent les impressionnantes rangées de fûts de toutes dimensions et les milliers de bouteilles poussiéreuses qui attendent l'heure d'affirmer sur les meilleures tables la qualité des vins Patriarche.

Le fondateur de cette célèbre maison, l'une des plus anciennes de Beaune, fut Jean-Baptiste Patriarche, qui la créa en 1780. En 1793, pendant la Révolution, il fit l'acquisition de l'ancien couvent des visitandines, dont les immenses caves voûtées lui semblaient convenir parfaitement à l'installation de ses celliers.

Petit à petit, les bouteilles vinrent s'y ajouter aux bouteilles, si bien qu'à l'heure actuelle la maison Patriarche peut s'enorgueillir de posséder la réserve la plus nombreuse et la plus complète de toute la Bourgogne. Tous les grands crus et toutes les bonnes années y sont abondamment représentées. En effet, en dehors des vignobles que possède personnellement la maison Patriarche, et parmi lesquels on peut citer quelques-uns des plus fameux « climats » beaunois : Grèves, Fèves, Avaux, Clos du Roy, Blanchefleur, Cent Vignes, Bressandes, etc., les meilleurs vins de la Bourgogne prennent le chemin des caves du couvent des visitandines, où ils sont guidés vers leur épanouissement avec une sagacité qui écarte d'eux tous les risques qu'ils pourraient courir.



La statue du patriarche.

C'est ainsi que, lors de la dernière vente des Hospices de Beaune, la maison Patriarche a acquis un lot de la cuvée Nicolas Rolin, au prix de 200.000 francs la pièce, ce qui représentait le prix le plus élevé des enchères.

L'expérience séculaire de la maison Patriarche assure à ces vins prestigieux un impeccable vieillissement en bouteilles. Les anciens bâtiments conventuels ont été transformés et aménagés en tenant compte à la fois du pittoresque et des derniers perfectionnements des techniques les plus modernes.

Ainsi les différentes opérations et manipulations que nécessite la mise en bouteilles des vins fins peuvent être effectuées de la façon la plus rationnelle.

Le même souci de méthode se retrouve dans l'organisation du service commercial. Et c'est grâce à cela que les prix de vente pratiqués par la maison Patriarche peuvent être maintenus dans les limites les plus raisonnables, en dépit des difficultés de l'époque actuelle.

C'est cet ensemble de faits, cette alliance entre les traditions les plus anciennes et les procédés modernes qui expliquent le privilège dont jouit le nom de Patriarche parmi tous les connaisseurs. Pour eux il évoque aussitôt les vignobles les plus cotés, les caves les plus vénérables, sous les voûtes desquelles reposent dans le silence et le calme, nécessaires à leur épanouissement, des vins choisis parmi les meilleurs.

Patriarche est ainsi devenu synonyme de Bourgogne.

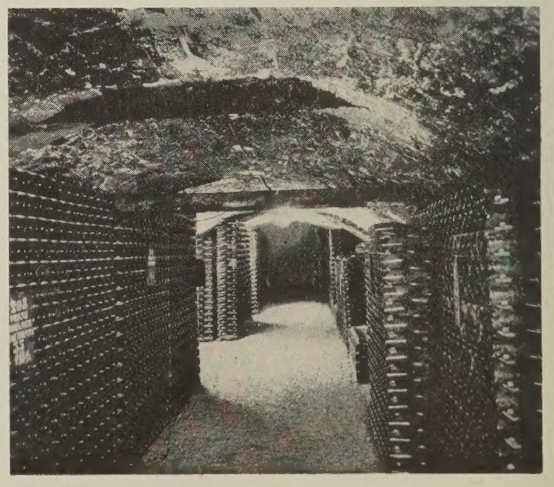
A. Valais.

En futs ou en bouteilles, le vin repose avant d'être préparé pour l'expédition a travers le monde.

La galerie des foudres.

Habillage des bouteilles et mise en caisses

Un caveau a bouteilles.



LE BRIDGE (N° 48)

SOLUTION DE L'ÉTUDE Nº 41, de COFFIN

♠ 5 4 3
♡ A V 10
◇ 8 6 4 3
♣ 6 4 3

entame : ◇ 2 — OUEST / NORD / EST / SUD — ◇ R

♠ A R D 2
♡ R
◇ A D V 10
♣ A R D 2

Sud joue 6 sans-atout, immanquables après que Ouest a entamé du ◇ 2 et que Est a mis ◇ R.

Sud prend du ◇ As et passe 10 levées : 4 ◇ + ♠ A R D + ♣ A R D.

Disons qu'aucune couleur noire n'est répartie 3-3, sinon le chelem serait sur table.

Si c'est le même adversaire qui garde ♠ et ♣, quelle est la situation après la 10e levée ? Cet adversaire a trois cartes en main, dont au moins un ♠ et un ♣. Donc il a au plus un ♡. Sud joue alors ♡ R pris par l'As, à la 11e levée ; puis ♡ V pris par la D de l'autre adversaire, qui doit forcément renvoyer ♡, donnant la 12e levée.

Si un adversaire tient ♠ et l'autre ♣, Sud joue le ♡ R à la 11e levée.

Si Ouest fournit la ♡ D, Nord prend de l'As et fait le reste.

Si chaque adversaire a gardé deux cartes noires, ce dont le demandeur s'aperçoit aisément en comptant les ♠ et les ♣, Nord prend le ♡ R avec l'As et fait le reste.

Si un adversaire a gardé deux cartes noires et l'autre une seule, Nord met le ♡ 10 sur le R, puis Sud place la main à l'adversaire qui n'a qu'une carte noire (Sud joue pour cela le ♠ 2 ou le ♣ 2 selon que) et ce dernier doit jouer ♡ à la 13e levée.

Si chaque adversaire a gardé une seule carte noire, on joue le ♡ 10 sur le roi, puis le ♠ 2 ou le ♣ 2, indifféremment, l'adversaire qui prend devant renvoyer ♡.

BIBLIOGRAPHIE

Robert Guéneau : *Bridge pratique.* Un livre de 283 pages. Éditeur : Guy Le Prat, Paris.

Nos lecteurs connaissent déjà les interrogatives Guéneau, qui sont une sorte de Blackwood aménagé avec départ à 4 ♣ ? (le plus souvent, mais non toujours) au lieu de 4 S A? J'en ai donné jadis un rapide aperçu. Signalons que le chapitre : Extension du Blackwood aux contrats à la couleur, apporte « une notable amélioration » au système de demande de chelem de l'auteur, d'après son propre avis.

M. Guéneau, dans ce nouveau livre, nous offre un système complet d'enchères, s'inspirant du deux trèfles, du Culbertson et de l'Albarran.

A mentionner l'excellente théorie du parallélisme, sur laquelle M. Guéneau a bien raison d'insister puisqu'il fait œuvre didactique. Le mot est peut-être nouveau mais sûrement pas la chose, car quel est l'auteur qui n'en a pas parlé ? Il serait aisé d'en trouver des citations dans Culbertson, Albarran, Chéron *(le Système Culbertson*, page 148. Les demandes de chelem, pages 37, 38, 42, 77), etc.

M. Guéneau semblant désireux de n'employer que des mots techniques français, chaque fois que notre langue nous offre l'équivalent de l'anglais, je me permets de lui suggérer accord au lieu de fit, désaccord au lieu de misfit, bluff au lieu de psychique ou psychic. C'est avec plaisir que je vois cet éminent logicien faire la chasse aux mots anglais inutiles et dire : impératif et non forcing ; un sur un et non one over one ; redemande et non rebid; signal d'arrêt et non sign-off; saut au lieu de jump, etc. Surenchère de contrôle n'est-il pas plus clair que cuebid? Je ne vois que deux mots anglais de bridge qu'un amoureux de la langue française soit forcé d'employer : squouise et trick.

ÉTUDE Nº 42

♣ A 10 9 8

NORD / OUEST / EST / SUD

♣ R 4 3 2

Comment doit-on jouer cette combinaison si, ♣ étant l'atout, il s'agit de faire 7 ♣ d'abord, ou 6 ♣ ensuite ou enfin 5 ♣ ?

On admettra que la réussite du contrat dépend *uniquement* du maniement des ♣ (par exemple on a 9 levées sûres en dehors de ♣ si l'on joue 6 ♣ ou 8 levées sûres si l'on joue 5 ♣), que les rentrées abondent chez Nord et Sud, et qu'on est sans indication sur la répartition des ♣ entre Ouest et Est.

André Chéron.

PETITS PROBLÈMES AMUSANTS (I)

Sous ce titre paraîtra chaque quinzaine l'énoncé d'un petit problème et, une semaine après, nous redonnerons l'énoncé du même problème, mais accompagné de sa solution. Nous aurions aimé mentionner, en regard de chaque problème, le nom de son auteur, suivant le louable usage qui règne dans le domaine du problème d'échecs. Malheureusement, il est presque toujours impossible ici de rendre à César ce qui appartient à César. Je prie donc le lecteur, s'il advient qu'un de ces problèmes lui agrée, de ne pas m'en attribuer le mérite et d'en reporter toute la gloire à cet esprit de finesse — hélas ! trop souvent anonyme — que notre grand Blaise Pascal aimait à distinguer de l'esprit géométrique.

Nº 1. — LES RIEURS

Un plaisantin s'amuse à barbouiller le visage de quatre personnes endormies et s'éclipse.

Au réveil, c'est un quadruple éclat de rire, chacun riant de voir trois barbouillés et ignorant qu'il l'est lui-même.

Mais, brusquement, un des rieurs, le plus fin des quatre, cesse de rire. Dans un trait de lumière, au moyen d'un raisonnement qu'il s'agit de trouver, il a acquis la certitude qu'il est lui-même barbouillé.

André Chéron.

PHILATÉLIE

NOUVELLES DE SUISSE

La série annoncée pour commémorer le centenaire de la constitution helvétique de 1848 a vu le jour le 27 février. Elle se compose des quatre valeurs les plus employées, 5, 10, 20 et 30 cent. Le 5 cent. vert clair et vert nous donne l'effigie de J.-R. Wettstein, représentant de la Suisse aux pourparlers de Munster et d'Osnabruck qui aboutirent à la paix de Westphalie, en 1648. C'est à ce moment que la Confédération fut définitivement détachée de l'Empire germanique. Le 10 c. gris pâle et gris foncé a pour sujet une vue générale de la forteresse de Neuchâtel. Cette valeur doit rappeler spécialement le centenaire de la révolution neuchâteloise.

Les 20 et 30 c. sont décorés de motifs symboliques : une « Helvetia » tenant une torche pour la première valeur (rouge et rouge foncé) et, pour la seconde, l'insigne de la fédération : un arbre sur un parchemin déroulé (trois couleurs: bleu, rouge foncé et rouge). Cette série a été héliogravée par Courvoisier et sera en cours jusqu'au 31 décembre 1948. Trois types de cachets spéciaux seront utilisés à cette occasion : le premier à *Bâle* (patrie de J.-R. Wettstein), pour la « paix de Westphalie » (dates 1648-1948) ; le second à *Neuchâtel*, avec la légende « Révolution neuchâteloise » (1848-1948) ; le troisième à *Berne*, du type « Centenaire de la fédération ».

Une exposition philatélique internationale se tiendra à *Bâle*, du 21 au 29 août, sous le nom de IMABA. A cette occasion il sera émis un bloc spécial comprenant deux valeurs de 10 et 20 cent. à l'effigie de J.-R. Wettstein. Ce feuillet sera vendu 3 francs.

Le 1er mars, les tarifs à destination de l'étranger ont été augmentés : pour une lettre 40 c. (au lieu de 30), une carte postale 25 c. (au lieu de 20) et un imprimé 10 c. (et non 5 c.). On prévoit donc les changements de couleur suivants : le 5 c. sera brun jaune, le 10 c. vert bleu, le 20 c. brun, le 25 c. rouge, le 30 c. gris bleu et le 40 c. bleu. La même modification est prévue pour les émissions du Liechtenstein.

LA SÉRIE FRANÇAISE DU CENTENAIRE DE 1848

A l'occasion du *Centenaire de la révolution de 1848*, l'administration française a mis en vente, le 5 avril, une copieuse série commémorative de huit timbres à surtaxe.

Dans un cadre unique, avec la seule légende *1848-1948. République Française*, elle comprend les effigies des personnalités suivantes : 1 + 1 f. vert, *Lamartine* (dessin de Lemagny, gravure de Cottet) ; 3 + 2 f. brique, *Ledru-Rollin* (Gandon et

Mazelin) ; 4 + 3 f. brun lilas, *Louis Blanc* (Mazelin) ; 5 + 4 f. vert d'eau, *A.-M. Albert* ; 6 + 5 f. bleu noir, *P.-J. Proudhon* (Piel) ; 10 + 6 f. groseille, *Blanqui* (Ouvré) ; 15 + 7 f. bleu vert, *Barbès* (Serres) ; enfin, 20 + 8 f. violet, *Mgr Affre* (Lemagny et Feltesse).

Le prix total de la série est de 100 francs, dont 36 francs de surtaxe au profit de l'Entr'aide française. En notant l'intérêt historique de cette émission, regrettons qu'un esprit aussi « classique » ait présidé à sa réalisation artistique : voici encore une série de pur style « pompier »... après tant d'autres.

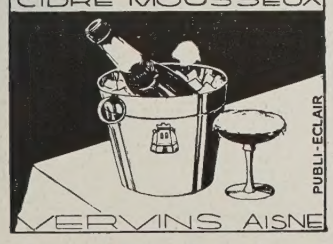
J. Bellay.

Vient de paraître
R. GUENEAU
BRIDGE-PRATIQUE
le plus clair, le plus complet des traités de bridge et du nouveau sensationnel : *le parallélisme*
Un fort volume sur vélin 345 fr.
G. LE PRAT, Édit., 5, R. des Gds Augustins, Paris

AVIS FINANCIER
CRÉDIT INDUSTRIEL & COMMERCIAL
Sté Anonyme Capital 300 millions
R. C. Seine 35.305 - B. F. 87

Les actionnaires du CRÉDIT INDUSTRIEL & COMMERCIAL se sont réunis en assemblée générale ordinaire, le 27 avril 1948, sous la présidence de M. J. DESCHAMP. Toutes les résolutions proposées par le conseil d'administration ont été approuvées à l'unanimité. Le dividende a été fixé à 60 fr. par action et sera payable à partir du 10 mai, sous déduction des impôts.

M. DANGELZER a été élu administrateur. MM. LEBÉE, Ch. de MONPLANET et THELIER ont été réélus administrateurs. M. ROTH LE GENTIL a été réélu censeur.

RATHIERF RES
CIDRE MOUSSEUX

PUBLI-ECLAIR
VERVINS AISNE
Bureau a Paris: 27, rue Drouot

PORCS castrés 3 p. 5.000 fr. franco port, emball. domicile, garanti 6 mois. Catalogue 15/60 kilos gratuit. Dde représent. Porcherie Pont-Chrétien (Indre).

A VOTRE CHOIX
Nous offrons en coloris et variétés différents, franco port à domicile contre remboursement, les collections de
10 plants de chrysanthèmes japonais à grandes fleurs 250
10 plants de chrysanthèmes sans éboutonnage à petites fleurs pour massif 250
10 plants de géraniums à grosses fleurs 400
10 dahlias modernes coloris nouveaux 600
Établ. Horticole DEHEUNYNCK à AUCHEL (Pas-de-Calais)
Catalogue descriptif contre 12 francs en timbres-poste.

PORCS castrés 3 p. 5.000 fr. franco port, emball. domicile garanti 6 mois. Catalogue 15/60 kilos gratuit. Demande représentant. VALADE P. BRIVE.

OFFICIERS MINISTÉRIELS
Adjon Ét. Me CHASLOT, not. St-Denis, 11, rue des Ursulines, 24 mai à 14 h.
BELLE PROPRIÉTÉ LIBRE
à SAINT-BRICE-s/-FORÊT (S.-et-O.). 8, r. de Paris.
Mson jardinier, dépendances, Conten. 7490 m². M. à p. 1.500.000 fr. S'ad. Me CHASLOT, not.

ADMINISTRATION DES DOMAINES
NICE
LE GRAND PALAIS
(Blocs IV, V. VI, VII, VIII et IX)
2, Boulevard de CIMIEZ
ADJUDICATION
Chambre des Notaires de NICE
JEUDI, 27 MAI 1948, à 14 h. 30,
UN LOCAL à usage GARAGE (murs)
et 30 APPARTEMENTS
(dont 9 meublés et 21 non meublés)
en 31 LOTS, de
350.000 à 1.000.000 de francs.
Pour renseignements et notices, s'adresser
1° à Me RASTOIN, ou à Me HERMENT, ce dernier réd. du cahier des charges et
2° à LA DIRECTION DES DOMAINES, (Services des Séquestres)
4, rue Rancher, NICE (Tél. 519-55).

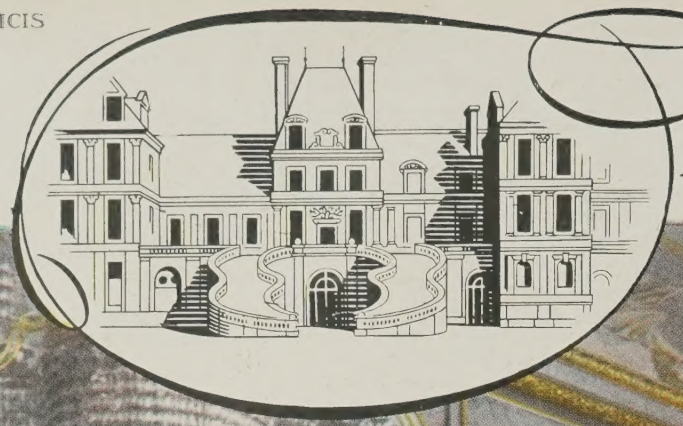
RUBRIQUE IMMOBILIÈRE
20 MINUTES SAINT-LAZARE
AFFAIRE EXCEPTIONNELLE : Magnifique propriété, parfait état, 11 pièces principales, 2 salles de bains, tout confort, 2 garages, beau parc 6.500 mq. LIBRE, URGENT. BIRNEY, 45, rue Hauteville. Pro. 22-32.

PETIT MANOIR FÉODAL

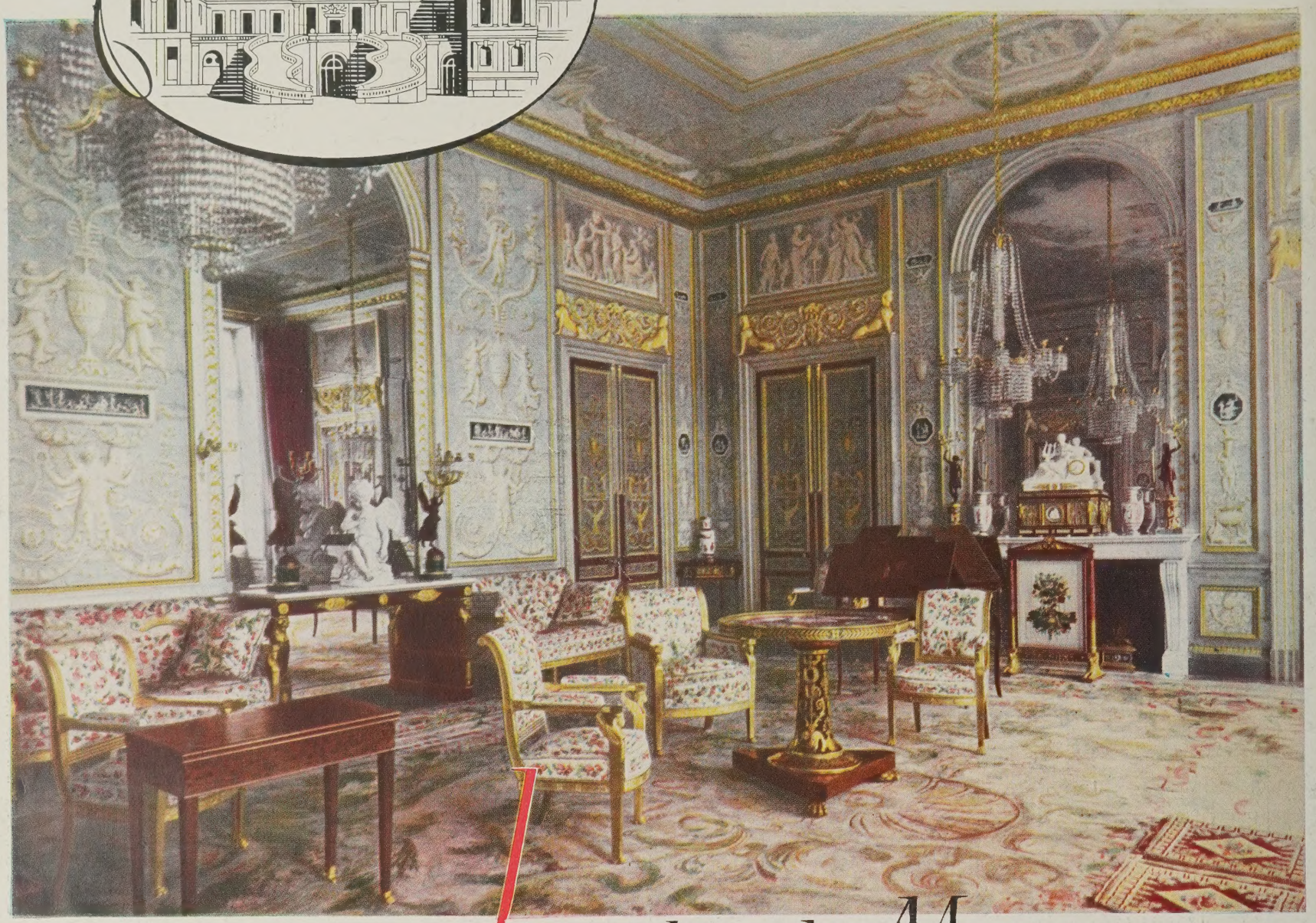
Situation unique, vue magnifique, 3 pièces, cuisine, dépendance. Prix : 2.500.000 francs, tout meublé ancien. R. MARTINEAUD, 74, rue de la Glacière, Paris-13e.

MAROC
Transactions immobilières
Faites un plac. sûr et de gr. AVENIR, en achetant à Casablanca, Agadir et Tanger, des IMMEUB., TER. SPÉCULATIFS, VILLAS, PROPRIÉTÉS AGRICOLES. Affaires commerciales ou industrielles. Très gros avantages. Fisc. presque nulle
SOCIÉTÉ "FONCIA" 31, Bd de la Gare, CASABLANCA

PUBLICIS
BOR



Au Palais de Fontainebleau



ARCHIVES PHOTOGRAPHIQUES

Le salon de Musique

...fut installé à la place du salon de jeu de la Reine, saccagé pendant la Révolution. L'Empereur Napoléon Ier a confié à Monsieur Lefuel, conservateur du mobilier des palais impériaux le soin de créer un décor séduisant où les heures s'écouleraient agréablement dans une atmosphère favorable à l'audition des musiciens les plus réputés.

Mais point n'est besoin d'habiter un palais ou un château pour posséder un intérieur séduisant.

Dans un appartement, fut-il exigu, vous pouvez trouver une pureté de style, une harmonie, une grâce d'ornementation qui captivent le regard, ravissent le cœur, délassent l'esprit.

Il suffit d'un spécialiste qui, en peu de temps, avec ART et COMPÉTENCE, saura tirer le maximum de la place dont vous disposez.

Tout en se conformant à vos aspirations personnelles, il vous guidera dans le choix des meubles, dans la manière de les disposer avec bonheur.

Intérieur aimable.... Intérieur riant.... Intérieur confortable.... Intérieur élégant....

La luxueuse plaquette K vous sera adressée gratuitement sur demande.

le studio de Monsieur présenté au foyer d'Aujourd'hui

LÉVITAN

Ensemblier-Décorateur

57-59, BOULEVARD MAGENTA - PARIS

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1948.
Imprimeur no 53.